

Les faux postulats de la guerre d'Ukraine, selon Eric Dénécé

Category: 2020-2030,2022-2025 : Guerre en Ukraine,Actualités,Désinformation,Europe de l'Est,Europe de l'Ouest,Géopolitique,Livres et publications,Renseignement,Services allemands
15 février 2024



*L'AASSDN relaie cet éditorial d'**Eric Dénécé** N°64 / FÉVRIER 2024 sur cf2r.org*

Lorsqu'ils considèrent la guerre d'Ukraine, la plupart des analystes[1] partent, me semble-t-il, de postulats erronés – délibérément ou par méconnaissance – que je crois instillés par les États-Unis et l'Ukraine, et qu'il convient de signaler, car ils sont à l'origine d'une vision qui s'affirme de plus en plus fausse des origines et des réalités de ce conflit et donc de son issue probable.

Il ne s'agit pas, répétons-le une nouvelle fois, de défendre les positions de la Russie, mais de rappeler certains faits et de faire prendre conscience du narratif élaboré par les Américains pour justifier le bien-fondé de cette guerre aussi horrible qu'inutile, et de la désinformation majeure dont nous sommes victimes en Europe, et en particulier en France, depuis maintenant deux années.

QUATRE POSTULATS (DÉLIBÉRÉMENT) ERRONÉS

1. La Russie Voulait Envahir L'ukraine

Nous savons aujourd'hui que le corps de bataille russe massé à la frontière ukrainienne début 2022 comptait entre 120 000 et 150 000 hommes selon les sources et que la première vague d'assaut ne comprenait que 60 000 hommes environ. Le simple bon sens voudrait que des analystes sérieux aient eu l'objectivité de reconnaître qu'il s'agissait bien d'une opération militaire « spéciale » – qu'ils étaient en droit de dénoncer – au lieu d'abonder dans le sens de la propagande diffusée par Kiev, Londres, Washington et Varsovie s'attachant à faire croire à une invasion menaçant toute l'Europe occidentale. Les effectifs russes engagés étaient clairement ceux d'une action limitée, donc notoirement insuffisants pour une opération d'ampleur contre un État de 603 000 km² et de 43 millions d'habitants. Rappelons pour mémoire que lors de leur invasion de l'Irak – 438 000 km², 27 millions d'habitants et des forces armées non soutenues par – en 2003[2], les Américains ont engagé une armée de 150 000 hommes assistée de 45 000 Britanniques et de 70 000 Kurdes[3]. Ce premier postulat ne résiste donc pas à l'analyse militaire élémentaire.

2. LA RUSSIE DISPOSAIT D'UNE ARMÉE PUISSANTE QUI AURAIT DÛ BALAYER LES UKRAINIENS EN QUELQUES SEMAINES. CELA N'A PAS EU LIEU, CE QUI RÉVÈLE SA MÉDIOCRITÉ ET CELLES DE SES CHEFS

Les forces russes qui ont attaqué l'Ukraine l'ont fait avec un rapport de forces très défavorable de 1 contre 3. Elles ne pouvaient donc submerger ni écraser l'armée ukrainienne, très supérieure en nombre. Leur objectif était de la paralyser et de contraindre Kiev à la négociation.

De plus, on oublie ce que de nombreux experts militaires observaient déjà pendant la Guerre froide et jusqu'au début des années 2000 : les forces soviétiques (malgré leur importance), étaient d'abord des forces préparées pour la défense et non pour les opérations extérieures, à la différence des forces occidentales. Nous savons donc depuis longtemps que la logistique, surtout pour la projection de forces, n'est pas leur point fort, ce qui a été confirmé par les observations de nombreux officiers s'étant rendus en Russie après la dissolution de l'URSS... et par les premières semaines de « l'Opération militaire spéciale ».

Ces défauts, ne se sont pas améliorés après la chute du mur de Berlin, tant l'armée russe a connu de coupes sombres, tant en matière de budget, de ressources humaines que d'unités. Il a fallu attendre le début des années 2000 pour observer le début d'un redressement. Néanmoins, l'armée russe d'aujourd'hui n'est pas l'Armée rouge d'hier, bien qu'elle en soit l'héritière.

Aussi, nous nous permettons de penser que cette surestimation de la force russe, largement relayée par les médias occidentaux, n'avait pour but que de glorifier la résistance ukrainienne et d'humilier Moscou, dans le but possible de provoquer une fronde contre Poutine et son état-major.

3. LES FORCES RUSSES VOULAIENT PRENDRE KIEV, MAIS ELLES ONT

ÉCHOUÉ

Autre ineptie. Seule une fraction des forces de l'Opération militaire spéciale a été affectée à l'offensive visant la capitale ukrainienne, non dans le but de la conquérir, mais de fixer les forces de Kiev (manœuvre opérative). Il est totalement délirant de croire que les Russes envisageaient de conquérir une agglomération couvrant 12 300 km² – au cœur d'une aire urbaine de 28 900 km² –, regroupant au total 4,6 millions d'âmes[4], et encore une fois face à des forces supérieures en nombre et installées sur un territoire qu'elles connaissaient parfaitement. Ceux qui savent les extrêmes difficultés de la guerre urbaine n'ont cessé de dénoncer cette affirmation des Ukrainiens et de leurs mentors occidentaux comme totalement fantaisiste.

À titre de comparaison, il convient de rappeler que pour son opération de nettoyage de la bande de Gaza (360 km², 2,6 millions d'habitants), l'armée israélienne a engagé plus de 180 000 hommes, dispose d'un contrôle du ciel total et d'une assistance américaine et britannique en matière de collecte de renseignements et de fourniture de munitions. Néanmoins, quatre mois après le début de son offensive, Tsahal n'est toujours pas parvenu à en prendre le contrôle total alors même que les combattants du Hamas (20 000 hommes) ne sont pas des adversaires comparables à l'armée ukrainienne formée par l'OTAN.

4. LA RÉSISTANCE HÉROÏQUE DES FORCES UKRAINIENNES A SURPRIS LE MONDE COMME LA RUSSIE ET MONTRE LA SOLIDITÉ ET LA DÉTERMINATION DE CETTE NATION

Cette affirmation nous semble relever d'une sous-estimation délibérée de l'armée ukrainienne afin d'atteindre le but psychologique évoqué au point n°2 ci-dessus. Encore une fois, revenons-en aux chiffres. Début 2022, les forces armées ukrainiennes comptaient 250 000 hommes, soit les deuxièmes les plus importantes en volume en Europe orientale, après l'armée russe. Elles étaient de plus complétées par les gardes-frontières (53 000 hommes), la nouvelle Garde nationale d'Ukraine (60 000) et les divers services de sécurité intérieure. Surtout, ces forces avaient bénéficié, depuis 2014 d'une assistance majeure de plusieurs pays de l'OTAN (États-Unis, Royaume-Uni, Canada), en matière de formation et de livraisons d'armes, et recevaient aussi de très nombreux renseignements sur la Russie dont ces pays disposaient[5]. C'étaient donc des forces professionnelles, bien équipées et disposant, pour certaines d'entre elles, d'une expérience du combat pour avoir participé depuis 2014, aux opérations militaires contre les régions autonomistes du Donbass. Rien à voir donc avec « la petite armée » ukrainienne que nous ont vendue l'OTAN et les médias.

Ajoutons à cela que l'armée ukrainienne avait établi, principalement autour du Donbass, de très solides positions défensives, qu'elle combattait sur un terrain qu'elle connaissait, qu'elle était trois fois plus nombreuse que les forces d'attaque russes, et que si celles-ci avaient l'initiative, leur offensive était largement attendue.

Ces quatre postulats – dont l'analyse rapide permet de mesurer qu'ils ne résistent pas aux faits – relèvent donc de la mauvaise foi, si ce n'est d'une désinformation délibérée, afin de fausser la perception du conflit et de décrédibiliser l'adversaire russe, manœuvre en soi de bonne guerre.

À côté de ses fausses affirmations, il convient également de se pencher sur d'autres faits, qui

s'ils n'ont pas été déformés par le narratif otano-ukrainien, ont été passés sous silence, car ils contribuent également à éclairer les réalités de ce conflit d'un jour nouveau.

LA NÉCESSAIRE RELECTURE DES PREMIERS MOIS DU CONFLIT

5. Depuis 2014, les Américains n'ont eu de cesse de soutenir l'Ukraine et de la pousser à reconquérir le Donbass et la Crimée – qui sont des terres russes – en encourageant son nationalisme et en l'armant, poussant de ce fait les Russes dans leurs retranchements. Washington comme Kiev connaissaient pourtant les multiples avertissements qu'avait lancés Vladimir Poutine à partir de 2007 et ses réactions face à l'avancée agressive de l'OTAN aux marges de la Russie (Géorgie 2008, Ukraine 2014). Américains et Ukrainiens se doutaient bien que les Russes ne resteraient pas sans réagir – tout en espérant peut être le contraire... – et qu'il fallait alors les faire tomber dans un piège : les placer en position d'agresseurs et de violation du droit international. Ils n'ont donc eu de cesse, depuis le milieu de l'année 2021, d'alerter l'opinion internationale sur la menace russe et le risque de guerre (qu'ils étaient en train de provoquer) dès qu'ils ont observé que Moscou massait ses troupes à la frontière ukrainienne et s'y livrait à des exercices militaires.

Il est finalement possible de considérer que les deux adversaires ont « bluffé » : les Américains et les Ukrainiens en pensant que les Russes ne réagiraient pas ; et Moscou estimant sans doute qu'en massant ses forces à la frontière, Washington et Kiev renonceraient. Mais aucune de ces deux manœuvres n'a fonctionné et elles ont irrémédiablement conduit à la guerre.

6. Ukrainiens et Américains savaient parfaitement qu'en lançant l'opération de reconquête du Donbass le 17 février 2022, Moscou interviendrait en soutien des populations russophones menacées. Leur objectif était alors d'amener l'armée russe à buter sur les nombreuses fortifications érigées depuis 7 ans à dans le sud-est du pays et à leurs nombreux moyens antichars, afin de lui infliger une défaite. Mais les Russes ne sont pas tombés dans ce piège.

7. Il n'est pas imaginable que Washington et Kiev aient décidé cette provocation contre la Russie sans que l'armée ukrainienne soit prête à résister et ait pris des dispositions défensives solides. Encore une fois, la – légitime – résistance ukrainienne n'est pas surprenante et s'est donc paradoxalement révélée moins performante que prévu, les Russes ayant pu fixer une partie des forces autour de Kiev et occuper très rapidement plus de 30% du territoire.

8. Le retrait des forces russes de la région de Kiev, fin mars 2022, n'est pas lié à un échec militaire – bien qu'elles y aient rencontré une farouche résistance ayant contrarié leur progression – mais à une concession de Moscou dans le cadre des négociations d'Istanbul[6], comme l'a confirmé Poutine lors de son interview accordée à Tucker Carlson. Certains continuent de nier ce fait, mais sans aucun argument, car les forces russes se sont retirées en bon ordre... avant que les Ukrainiens, sous l'influence de Boris Johnson, ne décident de mettre un terme à des négociations en passe d'aboutir !

9. Tout cela ne veut pas dire que les Russes n'aient pas commis d'erreurs. Il y a eu sans aucun doute de mauvaises estimations initiales de l'adversité, due à des rivalités entre services de renseignement. Dans un article récent[7], Andreï Kozovoï, professeur à l'université de Lille, évoque le fait que seules trois personnes, en dehors de Poutine lui-même, auraient été au

courant du projet d'invasion décidé lors du Conseil de sécurité du 21 février : le ministre de la Défense, Sergueï Choïgou ; le secrétaire du Conseil, Nikolai Patrouchev ; et le directeur du FSB, Alexandre Bortnikov. Les autres membres de cette instance – dont Sergueï Lavrov, ministre des Affaires étrangères, Mikhaïl Michoustine, Premier ministre et Sergueï Narychkine, le chef du SVR – auraient été, eux, favorables à la poursuite du processus diplomatique.

Par ailleurs Andrei Kozovoï rappelle justement que depuis l'arrivée de Poutine à la présidence en 2012, le FSB n'a cessé de prendre l'ascendant sur les autres services de renseignement, le SVR, mais aussi le GRU (Direction du renseignement militaire). Le premier s'étant déconsidéré aux yeux de Poutine à la suite de l'arrestation, en 2010 aux États-Unis, d'une dizaine d'illégaux par le FBI ; le second en raison du fiasco de l'empoisonnement de Skripal, à Londres, en 2018. Le FSB se serait de facto retrouvé en position de force dans l'élaboration du processus décisionnel, pesant de tout son poids en faveur d'une intervention militaire en Ukraine. La décision de lancer l'opération militaire spéciale – certainement envisagée de longue date, mais non planifiée aussi en détail qu'elle aurait dû l'être – semble ainsi avoir été prise dans l'urgence. Une fois celle-ci engagée, comme tous les militaires le savent, un plan d'opération ne résiste jamais à plus de trois jours de guerre et les forces russes ont été confrontées à une plus forte adversité que ce qu'elles escomptaient, ce qui leur a coûté cher.

LE CINQUIÈME (NOUVEAU) FAUX POSTULAT

10. IL EXISTE UN RÉEL RISQUE DE GUERRE AVEC LA RUSSIE D'ICI 5 À 8 ANS ET LES OCCIDENTAUX DOIVENT S'Y PRÉPARER

Depuis la fin de l'année 2023, en raison de l'échec de la contre-offensive ukrainienne et des difficultés d'approvisionnement en armes, un nouveau narratif est produit par l'OTAN : celui d'un risque de guerre avec la Russie à l'horizon de 5 à 8 ans. Ainsi se succèdent les déclarations alarmistes des principaux responsables politiques et militaires des pays de l'OTAN, dans une campagne savamment orchestrée.

- En décembre 2023, les principaux collaborateurs du président Joe Biden déclarent au Congrès que si les parlementaires ne votent pas rapidement une aide militaire supplémentaire à l'Ukraine, la Russie pourrait gagner la guerre en quelques mois, voire quelques semaines. Mais les Républicains continuent à ce jour de s'opposer à une nouvelle aide de 61 milliards de dollars à Kiev.
- Puis, le 7 janvier, à l'occasion de leur séminaire annuel sur la défense, des membres du gouvernement suédois et des haut-gradés de l'armée déclarent que le pays doit se préparer à une guerre avec la Russie.
- Le 16 janvier, le journal allemand *Bild* publie un document « confidentiel » de l'état-major allemand montrant que celui-ci envisage sérieusement une attaque russe et décrivant comment il se prépare à y faire face.
- Le 21 janvier, l'amiral néerlandais, Rob Bauer, président du Comité militaire de l'OTAN déclare que l'Alliance n'exclut pas une guerre avec la Russie : « *Nous nous préparons à un conflit* » annonce-t-il.

- Le 21 janvier toujours, le ministre allemand de la Défense, Boris Pistorius, met en garde contre le risque d'une guerre dans un entretien diffusé par la chaîne télévisée ZDF, affirmant que « même si une attaque russe ne paraît pas probable pour l'instant, nos experts s'attendent dans cinq à huit ans à une période au cours de laquelle cela pourrait être possible ».
- Le 24 janvier, le général Sir Patrick Sanders, chef de la *British Army* estime, dans une interview au *Guardian*, que la société britannique doit se préparer à l'éventualité d'une guerre.
- Le 5 février, dans un entretien paru dans le tabloïd *Super Express*, le ministre de la Défense polonais, Wladyslaw Kosiniak-Kamysz, déclare ne pas exclure une guerre imminente avec la Russie.
- Enfin, le 9 février Le ministre danois de la Défense, Troels Lund Poulsen, affirme, dans une interview au quotidien *Jyllands-Posten*, que la Russie est capable de passer rapidement à l'offensive et que le Danemark doit être prêt à ce scénario.

Tous déclarent que face à la menace, les budgets de défense et les achats d'armement doivent être augmentés sans attendre[8]. Évidemment, on ne s'interroge guère quant à savoir à qui profite cette manœuvre politico-médiatique[9]

Or, indépendamment du fait que Vladimir Poutine ait été très clair sur ce point lors de son interview avec Tucker Carlson[10], les réalités démographiques et militaires montrent que cette hypothèse est totalement irréaliste et relève, une nouvelle fois, de la propagande, dans le but de maintenir à tout prix la cohésion de l'OTAN, qui commence à se fissurer, et surtout de faire peur aux opinions publiques qui voient bien quelle vont être l'issue de la guerre et les conséquences économiques déplorables qu'elle a engendrées pour elles.

REFERENCES

[1] Y compris l'excellent Emmanuel Todd - dont le dernier ouvrage (*La Défaite de l'Occident*, Gallimard, Paris, 2024) est en tout point remarquable - qui s'égare parfois lorsqu'il aborde les questions militaires.

[2] Opération lancée en dépit de l'opposition très claire de l'ONU et illégale au regard du droit international.

[3] https://fr.wikipedia.org/wiki/Invasion_de_l%27Irak_par_les_%C3%89tats-Unis_en_2003

[4] Cf. <https://www.populationdata.net/pays/ukraine/aires-urbaines>. La ville de Kiev stricto sensu couvre 827 km² et compte 3 millions d'habitants, une superficie et une population toujours supérieures à Gaza.

[5] Eric Schmitt, Julian Barnes & Helen Cooper, "Commando Network Coordinates Flow of Weapons in Ukraine, Officials Say", *New York Times*, June 25, 2022. Greg Miller and Isabelle Khushudyan, "Ukrainian spies with deep ties to CIA wage shadow war against Russia", *The Washington Post*, October 23, 2023.

[6] Voir à ce sujet mon éditorial n°62, « Quand le brouillard de la guerre commence à se dissiper », février 2023

(<https://cf2r.org/editorial/quand-le-brouillard-de-la-guerre-commence-a-se-dissiper/>).

[7] Andrei Kozovoï, « Poutine ou l'intoxiqueur intoxiqué » *Politique internationale*, n°178, Hiver 2023. Cet article, qui apporte des éléments intéressants, se décrédibilise malheureusement par sa grossière orientation anti-Poutine. L'auteur va jusqu'à attribuer la responsabilité de l'assassinat de Daria Dougina au FSB... alors que le SBU ukrainien l'a clairement revendiqué !

[8] Seule voix discordante, le chef d'état-major des armées (CEMA) français, le général Thierry Burkhard a déclaré, le 22 janvier, lors d'une conférence à la Sorbonne, que « *quelle que soit l'issue de la guerre en Ukraine, la Russie a déjà subi une défaite stratégique. (...) L'armée de terre russe est dans un état critique. Elle ne constitue plus une menace pour l'OTAN* » (<https://www.opex360.com/2024/01/24/pour-le-chef-de-la-british-army-la-societe-britannique-do-it-se-preparer-a-leventualite-dune-guerre/>).

[9] En 2023, les exportations d'armes américaines ont augmenté de 56% par rapport à 2022 selon le département d'État américain. C'est essentiellement la guerre en Ukraine qui explique cet accroissement record.

[10] Alors que Tucker Carlson, lui demandait s'il pouvait « *imaginer un scénario dans lequel vous envoyez des troupes russes en Pologne* », Vladimir Poutine a répondu : « *Seulement dans un cas de figure, si la Pologne attaque la Russie. Nous n'avons pas d'intérêts en Pologne, en Lettonie ou ailleurs. Pourquoi ferions-nous cela ? Nous n'avons tout simplement aucun intérêt (...). Il n'en est pas question* », a-t-il ajouté.

Nice, haut-lieu de la Résistance française

Category: 1942-1945,2ème Guerre Mondiale (1939-1945),Europe de l'Ouest,Événements,Général François Mermet,Hommages et discours,Renseignement,Serment de Bon-Encontre,Services allemands,Services français
15 février 2024



Allocution du général d'armée aérienne (CR) François Mermet, Président l'Amicale des Anciens des Services Spéciaux de la Défense Nationale, l'AASSDN, et ancien Directeur Général de la Sécurité extérieure, aux monuments aux morts de Nice, le 5 octobre 2022. Ce fut l'occasion de rappeler le rôle de Nice pendant toute la Deuxième Guerre Mondiale pour son soutien actif à la Résistance. Nice qui est une des rares villes de France à s'être libérée sans l'aide de troupes étrangères grâce au soulèvement de sa population. Dans un [discours prononcé le 9 avril 1945](#), place Masséna à Nice, le général de Gaulle, président du gouvernement provisoire de la République française, évoquera la libération de Nice en ces termes : « *Nice, le 28 août 1944, par l'héroïque sacrifice de ses enfants, s'est libérée de l'occupant. (...) Nice libérée, Nice fière, Nice glorieuse !* ». [1] Nice, enfin, dont tant d'enfants se sont révélés des héros face à l'envahisseur. [NDLR]

<https://www.youtube.com/embed/BmTzv2wJxgE>

Monsieur le Préfet,

Monsieur le Maire, représenté par Madame Marie-Christine Fix.

Marins du SNA *Casabianca*, Aviateurs de l'escadron de transport *Poitou* et du CPA10, unités prestigieuses de nos forces spéciales avec qui nous avons l'honneur d'être en parrainage,

Monsieur le Délégué militaire départemental,

Monsieur le commandant du Groupement de gendarmerie départementale des Alpes-

Maritimes,

Mesdames, Messieurs,

Chers amis.

Notre Amicale se retrouve, une nouvelle fois, dans cette superbe ville de Nice où nos grands anciens, conduits par le Colonel Paul Paillole, avaient tenu congrès en 1975.

Une même soif de vérité et de reconnaissance nous anime dès lors qu'il s'agit de célébrer la mémoire de nos Services de renseignement et de contre-espionnage. Bien avant la Seconde Guerre Mondiale, ils avaient fait leur travail en dénonçant avec précision les menaces allemandes et italiennes qui planaient.

Ils n'ont — hélas — pas été écoutés. Ni par le pouvoir politique, ni par le Haut commandement militaire de l'époque.

Une semaine avant la foudroyante invasion allemande de l'été 1940, le colonel Rivet et le commandant Paillole, prévoyant la dissolution de leur service dans les clauses de l'armistice, ont préféré saborder leur service pour entrer en résistance en choisissant la clandestinité. Évacuant de Paris leurs personnels et leurs si précieuses archives, ils se sont regroupés à Bon-Encontre, près d'Agen, où ils feront le serment de continuer le combat jusqu'à la Libération du pays.

En 1954, dans le tome I de ses mémoires, le général de Gaulle écrit : « *Les premiers actes de résistance venaient des militaires, les services de renseignement continuaient d'appliquer dans l'ombre des mesures de contre-espionnage et par intervalle transmettaient aux anglais des informations* ».

Outre la fourniture de renseignements sur l'ordre de bataille et les infrastructures de l'armée allemande, ils permirent 1300 arrestations, 264 condamnations et 42 exécutions d'agents et de collaborateurs.

Après le débarquement des alliés au Maroc et en Algérie, les opérations de reconquête en Afrique du nord et en Méditerranée, furent réussies grâce aux actions des services du commandant Paillole : le Brigadier général Dudley Clarke, responsable britannique des opérations d'intoxication (*deception*) confiera : « *Il nous eut été impossible de mener à bien notre tâche sans l'aide experte et si généreuse de vos services* ».



AASSDN

Allocution du général d'armée aérienne (CR) François Mermet, Président de l'AASSDN à Nice



Les autorités au garde à vous pendant l'exécution de l'hymne national - Photo © Joël-François Dumont

Lors de notre Congrès à Bon-Encontre, en 2021, nous avons soulevé un coin du voile sur cet [épisode fondateur de la Résistance](#). De nouveau, le 30 mai dernier, lors de la commémoration du 150^{ème} anniversaire de la création de la Direction du Renseignement et de la Sécurité de la Défense, le nouveau ministre des Armées, M. Sébastien Lecornu, a évoqué ce Serment dans la cour d'honneur des Invalides en rendant un hommage solennel à l'action déterminante du général Rivet et des colonels Paillole, Sérot et Doudot.

Ce dernier, figure légendaire de notre contre-espionnage, infiltra et manipula, trois postes du service de renseignement de l'Abwehr sur le territoire allemand. Les Alliés lui attribuèrent, comme au commandant Paillole, leurs plus hautes distinctions : officier de la Legion of Merit américaine et chevalier de l'Ordre du British Empire.

C'est avec fierté que nous retrouvons à Nice cette flamme de la Résistance, dans cette ville où Jean Moulin organisa depuis sa galerie d'art la difficile mission dont l'avait chargée le général de Gaulle : rassembler et unir les différents mouvements de Résistance.

Qu'il me soit permis d'évoquer la mémoire de Niçois qui se sont rendus célèbres dans leur combat pour la libération de la France.

C'est un Niçois, le capitaine Gustave Bertrand, responsable de nos services à Berlin qui, en 1934, subtilisa aux Allemands les plans de la fameuse machine Enigma, dont le développement en coopération avec les services polonais, puis britanniques, permit dix ans plus tard, aux Britanniques de gagner la bataille d'Angleterre avant de donner aux Alliés une longueur d'avance pendant toute la guerre jusqu'à la victoire.

En 1940, c'est à Nice que Bertrand se réfugia avant d'exfiltrer son équipe vers Londres via l'Espagne. Nice était alors notre station de surveillance face à l'Italie. Nice devint, dès 1942, un poste important du réseau de contre-espionnage dit des « Travaux Ruraux », mis en place clandestinement dès la signature de l'armistice par le général Rivet et le commandant Paillole pour combattre les services secrets allemands et italiens.



Hommage au général Delfino pendant le passage de deux *Rafale* du Normandie-Niemen - Photo © JFD

C'est aussi à Nice que naquit le général d'armée aérienne Louis Delfino, pilote aux 16 victoires aériennes homologuées et dernier commandant du prestigieux régiment *Normandie-Niemen* engagé sur le front russe. La ville de Nice lui rend hommage tous les ans ainsi qu'aux 42 pilotes qui perdirent la vie au cours de cette épopée.

FFI AUX ARMES CITOYENS!!! FTP

Vive l'Insurrection Nationale inséparable de la Libération Nationale

***La libération du peuple sera l'œuvre
du peuple lui-même***

Fidèle à ce principe le Peuple Niçois s'est dressé contre l'envahisseur nazi.
Depuis ce matin 6 heures l'insurrection nationale libératrice est déclenchée;
les principaux édifices publics sont occupés !

Comme Paris, Marseille, Toulouse, Lyon et tant d'autres villes de France,
NICE a voulu régler son sort elle-même.

A partir de ce moment, tous les Niçois et Niçoises doivent être mobilisés.
Avec la plus grande discipline chacun doit se mettre au service de la
VAILLANTE ARMÉE DE LA RÉSISTANCE.

Pas un homme, pas une femme ne doit être défaillant !
L'heure du combat final a sonné.

TOUS AUX ARMES !!!

Organisez tout de suite vos groupes de combat
Sortez toutes vos armes ! Attaquez partout l'ennemi en déroute, récupérez
ses armes. Attaquez et abattez sans pitié la vermine de la Milice et P.P.F.
Arrêtez et mettez dans les mains de l'Armée de la Résistance les colla-
borateurs de tout poil !

Tous à l'action ! A l'action immédiate ! Comme en 89 et 92 tous aux
armes ! En avant

VIVE LA FRANCE ! VIVE LES ALLIÉS ! VIVE LES F.F.I. VIVE LES F.T.P.F. !

LE COMITÉ MILITAIRE RÉGIONAL F.T.P.F.

En 1944, Nice est l'une des rares villes de France qui se libère par elle-même grâce à l'insurrection de sa population et aux mouvements de résistance peu de temps avant l'arrivée d'une division américaine.

Il y a quatre ans lors de notre Congrès à Annecy, nous avons célébré à la nécropole des Glières le sacrifice et le courage des Résistants et des maquisards, espagnols pour la plupart, encadrés par les chasseurs-alpins du 27^e BCA commandés par le colonel Jean Valette d'Osia.

Leur soulèvement permettra la libération de la Haute-Savoie, le seul département à s'être libéré du joug nazi.

Connaissant les liens historiques qui unissent le duché de Savoie et le comté de Nice, comment pour le savoyard que je suis, ne pas associer dans un même éloge la Résistance du département de la Haute Savoie et de la ville de Nice ?

Nice, hélas, est devenue une ville martyre depuis l'attentat terroriste de masse du 14 juillet 2016 : 86 morts, un demi-millier de blessés ! Nos pensées se tournent vers les familles endeuillées, vers toutes celles et ceux qui restent meurtris dans leur chair et leur cœur. À travers notre association, la communauté du renseignement salue leur dignité ; elle fait ici le serment de ne jamais oublier les victimes innocentes du carnage de la Baie des Anges.

Gageons que « la victorieuse » comme le rappelle l'origine grecque de Nice, « Nikaïa », saura surmonter l'épreuve et donner l'exemple de son courage à la Nation au moment où la guerre surgit à nouveau en Europe.



Bernard Gonzalez, préfet des Alpes-Maritimes, dépose une gerbe aux monuments aux morts de Nice - Photo © JFD

Que soient enfin remerciés, toutes celles et tous ceux qui nous ont accueillis avec bienveillance pour réussir ce congrès, au premier rang desquels Monsieur Bernard Gonzalez, préfet des Alpes maritimes et Monsieur Christian Estrosi, maire de cette belle ville de Nice, sans oublier bien sûr cet hommage de notre armée de l'Air et de l'Espace avec le passage d'une patrouille de *Rafale* du Normandie-Niemen.

Général François Mermet, Président de l'AASSDN

[1] La **libération de Nice** a lieu le 28 août 1944 à la suite d'une insurrection armée décidée par la Résistance. Les insurgés ne sont qu'une centaine au début de la journée du 28 août, mais l'ampleur qu'a pris le soulèvement en fin de journée pousse l'occupant allemand à évacuer la ville. Les Alliés ne sont pas au courant de l'insurrection et n'aident donc pas les insurgés. Côté niçois, 31 résistants seront tués et 280 seront blessés (Source : [La Bataille de Nice in Wikipedia](#)).

Bon-Encontre : le chemin de l'honneur et de la Résistance

Category: 1940-1944 : Résistances en France,Europe de l'Ouest,Général Louis Rivet,Place des Services spéciaux dans la résistance de l'armée (ORA...),Pourquoi la résistance des Services spéciaux est-elle si mal connue ?,Quand a débuté la résistance des SR
?,Renseignement,Serment de Bon-Encontre,Services allemands,Videos en ligne
15 février 2024



Par Joël-François Dumont

L'Amicale des Anciens des Services spéciaux de la Défense nationale, l'AASSDN, vient de tenir son congrès à Bon-Encontre, dans la banlieue d'Agen. Une occasion pour *la Voix du Béarn* d'évoquer une très belle page de l'histoire de nos services spéciaux, à un moment crucial, en juin 1940, après le déferlement des troupes allemandes sur la France.

Voir ci-dessous la vidéo sur la commémoration du Sermet de Bon-Encontre avec le discours du Président de l'AASSDN, le Général François Mermet.

En mai-juin 1940, en quelques semaines, 100.000 militaires et civils français sont morts en tentant de stopper l'offensive allemande, sans succès, écrasés qu'ils furent par la puissance de feu des blindés de la Wehrmacht et des *Stuka* de la Luftwaffe.

La débâcle qui s'en est suivie marquera à jamais la mémoire collective des Français après avoir été vécue comme un moment de déshonneur national. Heureusement, le courage et à la détermination d'une poignée d'hommes et de femmes refusant la défaite, mobilisés corps et

âme pour bouter l'ennemi hors de France, permettront à la Libération de retrouver confiance en notre avenir collectif après plusieurs années d'occupation.

Les tous premiers à se ressaisir, imaginant des conditions d'armistice très dures, furent les hommes et les femmes du « 2 bis », notre service de renseignement en 1940. Comme le veut la tradition, en temps de guerre, celui-ci se transforme en 5^e Bureau pour regrouper le service de Renseignement et celui du contre-espionnage.

Le général d'armée aérienne François Mermet, président de l'Amicale des Anciens des Services spéciaux de la Défense nationale, l'AASSDN, a retracé ce qui s'est passé le 14 juin 1940 dans la banlieue d'Agen au séminaire de Bon-Encontre, réquisitionné par l'équipe du colonel Rivet et du capitaine Paillolle, chef du contre-espionnage français.

Ce 80^e anniversaire du serment de Bon-Encontre, a été reporté du fait de la pandémie et après le décès de son ancien président, le colonel Henri Debrun, qui était venu faire apposer une plaque en l'honneur de ce fait d'arme exceptionnel sur le mur du séminaire. Il a enfin été commémoré comme prévu. Les hommes et les femmes de l'ombre chargés du Renseignement aiment et respectent les traditions. Même discrètement, ils n'oublient jamais d'honorer la mémoire et le sacrifice des « anciens » pour l'exemple qu'ils ont su montrer. Avec ceux qui ont survécu, ils s'attachent également lors de ces rencontres à avoir une pensée pour ceux qui sont morts pour la France au champ d'honneur sans oublier les camarades qui les ont quittés en cours d'année.

Nombreux sont parmi les membres de l'AASSDN ceux qui ont eu un père, une mère ou un proche à s'être jeté dans la bataille et avoir « payé le prix du sang ».

Lors de ces congrès, il n'y a pas que les anciens. Traditionnellement, des militaires d'active, représentant des unités d'élite qui sont le bras-armé de nos services sont présentes, autant de symboles de nos forces armées : 13^e RDP, 1^{er} RPIMA, 2^e Hussards, le « 44 », les Forces spéciales et leurs célèbres commandos comme le CPA 10 de l'armée de l'Air et de l'Espace qui n'ont rien à envier au Navy Seals américains. Sans oublier, parmi les plus fidèles, les marins du sous-marin *Casabianca* qui, lors de la 2^e Guerre Mondiale, s'est illustré entre Alger et la métropole en assurant des liaisons à risque et en transportant des responsables de la Résistance.

Chaque année, l'amicale rend également hommage à des hommes et à des femmes qui, par leurs actions, sont devenus des symboles de la Résistance.

Cette année une gerbe a été déposée sur la tombe de l'adjudant-chef André Fontès - en présence de son fils Christian - pour célébrer le réseau Morhange dirigé par Marcel Tallandier, en présence de sa fille Monique.

De même, la mémoire de nos « Merlinettes » a été honorée, après avoir été tirées d'un oubli qui a duré près de 70 ans... Ces Merlinettes dont le colonel Paillolle était si fier ont désormais trouvé leur place dans le jardin Eugénie-Malika Djendi dans le parc Citroën (Paris XVe) où a été édifié le monument à la mémoire de ceux qui sont morts pour la France en OPEX.

Sans l'opiniâtreté de Jean-Georges Jallot-Combélas, neveu d'une de ces Merlinettes, elles seraient restées méconnues.

Comment expliquer que de si belles pages de notre histoire commune soient inconnues de nos compatriotes ? Certains vont tenter à Bon-Encontre de trouver des éléments de réponse à cette question. Un pays qui ne sait pas d'où il vient ne saura jamais où il va.

Le combat mémoriel que livre l'AASSDN se poursuit depuis mai 1954. Si elle reste une association patriotique des plus emblématiques, l'AASSDN reste toujours discrète mais bien présente pour défendre la mémoire des hommes et des femmes de l'ombre qui ont combattu pour la France.

Comme l'a rappelé le général Mermet dans l'entretien qu'il a accordé à Christophe Cornevin du *Figaro*, rappelant le sens du combat mémoriel que livre l'amicale : « *Notre mission est de faire œuvre de vérité et de tirer de l'oubli des personnages de l'ombre au parcours extraordinaire* » avant de faire sienne cette maxime de Bossuet : « *Le plus grand outrage que l'on puisse faire à la Vérité est de la connaître et en même temps de l'abandonner ou de l'oublier* » Une citation reprise par un officier de gendarmerie, le colonel Paillole chef du contre-espionnage français en juin 1940 qu'il mettra en exergue de son livre « Services Spéciaux ».

Après cette évocation avec Jean-Michel Poulot, nous entendrons la voix d'une grande dame, Joséphine Baker, qui nous chantera « *j'ai deux amours, la France et Paris* ». Notre pays lui rendra le 30 novembre prochain l'hommage de la Nation pour son engagement au service de la France en transférant ses cendres au Panthéon. Joséphine Baker a été recrutée avant-guerre par le service de contre-espionnage du capitaine Paillole et a effectué de nombreuses missions pendant la guerre.

Comme quoi, dans la vie, on peut avoir deux amours en n'ayant qu'une seule fidélité !

Joël-François Dumont

Ecouter le podcast audio du Discours du Général Mermet :

Les services secrets en Indochine

Category: Asie Pacifique, Guerre d'Indochine (1946-1954), Les services français en Indochine, Livres et publications, Renseignement, SERVICES SPECIAUX
15 février 2024

L'affaire de l'opium, le trafic des piastres, les drames de Diên Biên Phu ou de la RC4, le "Roi Jean" : dans tous ces épisodes, les services de renseignement français ont joué un rôle majeur. Lorsque le corps expéditionnaire français débarque sur les quais de Saigon, le commandement ignore qu'il s'engage dans un conflit de huit années. La guerre que les Français vont mener dans les villes, les rizières ou les montagnes calcaires de la Haute-Région n'a rien à voir avec les guerres européennes qu'ils connaissent.

Les services français vont devoir réinventer leurs techniques et méthodes pour réduire

l'influence de leur adversaire, aussi bien les divisions de choc du corps de bataille de la République démocratique du Viêt Nam, que les agents, membres des comités d'assassinats, qui sèment la terreur dans les villes et campagnes d'Indochine. Le 2e bureau, le SDECE, la Sûreté doivent faire preuve d'une grande ingéniosité : ils écoutent et décryptent les communications, ils intoxiquent les services adverses, épient les mouvements de l'adversaire. Ils dirigent des centaines d'agents et d'informateurs qui doivent s'infiltrer en territoire contrôlé par le Viêt-minh. Parfois, ils se compromettent gravement pour pallier leur manque de ressources ou pour trouver des informations auprès de "rebelles" qui ne souhaitent pas les leur livrer : guerre de l'opium, emploi de la torture, etc. Les officiers de renseignement croisent sur leur route les "alliés" des autres services occidentaux et en premier lieu les "Américains pas toujours tranquilles" de la jeune CIA qui font leur apprentissage de la guerre au Viêt Nam. Entre les services, la coopération s'accompagne de suspicion. Les services en Indochine constituent un vaste archipel du renseignement décrit pour la première fois avec précision par un historien ayant eu accès à de nombreuses archives inédites.

Commentaire :

Livre très intéressant sur le renseignement et ceux qui l'ont servi en Indochine alors que l'organisation n'était pas encore ce qu'elle est devenue par la suite. Il est dommage que le traitement des sources humaines par l'officier de renseignement soit vu au travers du prisme déformant de la torture. Méconnaissance du métier certainement. Son auteur fut l'un de nos conférenciers lors de notre Congrès national de Dijon.

Organisation des Services Spéciaux français en 1939

Category: 1935-1940, 2ème Guerre Mondiale (1939-1945), Colonel Paul Paillole, Comment les Services Spéciaux français étaient-ils organisés ?, Europe de l'Ouest, Extraits de bulletin, Général Guy Schlessier, Général Louis Rivet, Henri Frenay, Renseignement, Services allemands, Services français
15 février 2024

Au cours du Congrès 1973 à Paris, les Anciens des Services Spéciaux membres de l'Amicale effectuent un ultime pèlerinage au 2 bis. Avenue de Tourville, pour les locaux du P.C. du Service de Renseignement et de Contre-Espionnage de 1932 à 1940, avant que les bâtiments du 2 bis ne disparaissent.

Bref rappel historique à propos du Service de Renseignement et de Contre-Espionnage Français.

C'est en 1932 que ce Service a quitté son ancien P.C. au 175, rue de l'Université pour s'installer au 2 bis de l'Avenue de Tourville

L' organisation du Service a la veille de la guerre de 1939 :

Au rez-de-chaussée :

Le Chef de Service : Colonel RIVET et son Adjoint : Lieutenant-Colonel MALRAISON.

Administration : Colonel BERGEAT, puis Commandant MARANDEY.

Sections Géographiques du S.R. :

Section Allemagne : Commandant PERRUCHE, puis Commandant NAVARRE, Capitaines GASSER, BURLEREAU, MERCIER.

Section U.R.S.S. : Commandant JOSSE, M. DELIMARSKI.

Section Midi : Commandant CURET, Capitaine LE TROTTER.

Section « NEMO » : Capitaine CAZIN D'HONONCTUN, Lieutenant LOCHARD.

Section M.G./Avia :

- *Branche M.G.* : Commandant BROCHU, Lieutenant POITOU.

- *Branche Avia* : Commandant FERRAND, puis Lieutenant-Colonel RONIN.

Au 1er Etage :

Le Contre-Espionnage (S.C.R.) :

Chef : Commandant SCHLESSER. et son Adjoint : Capitaine PAILLOLE.

Section Allemande : Capitaine BONNEFOUS, Lieutenants ABTEY et DARBOU.

Section Italienne : Capitaines OLLE LAPRUNE, et BRUN.

Section « Sécurité » : Capitaine DEVAUX

Points Sensibles : Capitaine POMMIES.

Encres sympathiques : DEVAUX (Daniel). Capitaine ARNAUD.

Section « Menées Révolutionnaires »

Commandant SERRE, Capitaine JACQUOT.

(Cette Section sera détachée au Cabinet du Ministre de la Guerre)

Le Chiffre :

Commandant BERTRAND.

Courriers extérieurs :

Le P.C. du 2 bis actionnait 7 Postes sur le territoire national et de nombreux Postes à l'étranger (Attachés militaires adjoints). Les Postes sur le territoire national étaient :

1° Le Poste de LILLE ou Bureau d'Etudes du Nord-Est (BENE). Chef : Commandant DARBOU. Adjoint : Capitaine BERNIER. Officier C.E. : Capitaine BERTRAND.

En 1939, ce Poste allait être renforcé par plusieurs Officiers dont le Lieutenant-Colonel Robert DUMAS, auteur de la série des « Capitaine BENOIT » et le Lieutenant RIGAUD.

2° Le Poste de METZ ou Bureau d'Etudes Régionales Militaires (B.R.E.M.). Chef : Colonel MANGES, puis Colonel KUNMUNCH. Adjoint : Commandant du CREST de VILLENEUVE.

S.R. : Capitaine LAFON. C.E. : Lieutenant DOUDOT, M. KLEIN.

3° Le Poste de BELFORT ou Service des Communications Militaires (S.C.M.).

Chef : Commandant LOMBARD. Adjoint : Capitaine SEROT.

C.E. : Capitaine HUGON, M. JOURDEUIL.

4° MARSEILLE

Chef : Commandant BARBARO.

C.E. : Capitaine GUIRAUD- (Georges HENRY).
Antenne de Nice : Capitaine GALLIZIA.

5° TOULOUSE (créé en 1937).
Chef : Commandant LULLE DES JARDINS.
C.E. : Capitaine d'HOFFELIZE (DOBRE).

6° ALGER
Chef : Commandant DELOR.

7° TUNIS
Chef : Commandant NIEL.

Les Renseignements collectés par le « 2 bis » étaient transmis pour exportation au 2em Bureau de l'E.M.A. dont le Chef était le Colonel GAUCHE, avec comme Adjoint le Commandant BARIL et comme Chef de la Section Allemande le Capitaine CAROLET.

Au cours de la Guerre de 1939- 40, un certain nombre de changements devaient intervenir et notamment le repli du Poste de METZ sur Paris et la création d'un P.C. avancé dit P.C. Victor à GRETZ (Seine-et-Marne) afin de se rapprocher du Q.G. du T.O. Nord-Est du Général GEORGES.

Le Président National rappelle ensuite les grandes lignes de l'évolution de nos Services après la débâcle de Juin 1940 :

- La décision du Colonel RIVET de poursuivre la lutte après l'Armistice ;
- La mise en place dès le 1er Juillet 1940 des postes clandestins S. R. et T.R. ;
- La création en Octobre des B.M.A. avec leur aspect officiel et leur rôle de couverture, de protection et de fournisseur des postes clandestins. A ce propos, le Colonel PAILLOLE s'élève une fois de plus contre toutes les idées fausses ou malveillantes qui ont encore cours de nos jours sur le rôle joué par les B.M.A., y compris même dans une récente interview de M. Henri FRENAY dont le remarquable livre « La Nuit finira » rend pourtant très objectivement hommage à l'action de nos Services.

Le 24 Août 1942, le Service M.A. est dissous et remplacé par un « Service de Sécurité Militaire » dont le Commandant PAILLOLE prend la direction, cependant que le Commandant LAFON alias VERNEUIL lui succède à la tête du T.R.

Ce sigle S.S.M. est maintenu lorsque le Colonel RIVET recrée à ALGER, après les événements de Novembre 1942, le P.C. du Service sous la nouvelle appellation de D.S.R.-S.M., le S.R. étant coiffé par le Colonel du CREST de VILLENEUVE et le S.S.M. par le Colonel CHRETIEN, en attendant que le Commandant PAILLOLE rejoigne l'Afrique du Nord au début de Janvier 1943:

Puis s'ouvre malheureusement, en marge du conflit GIRAUD - de GAULLE, une guerre des Services entre le D.S.R.-S.M. et le B.C.R.A. Le Général GIRAUD confie au Général RONIN la Direction des Services Spéciaux, D.S.S., puis en Septembre 1943, un compromis intervient avec la nomination à la tête d'une nouvelle Direction coiffant la D.S.R.-S.M. et le B.C.R.A., du Général de Division Aérienne COCHET. Ce dernier démissionne le 20 Novembre 1943.

Enfin, le 27 Novembre 1943, c'est la création d'une Direction Générale des Services Spéciaux D.G.S.S. avec à sa tête M. Jacques SOUSTELLE, candidat du B.C.R.A.

A partir de ce moment débute l'absorption de l'ancien S.R. par le B.C.R.A. avec comme conséquences le départ du Colonel RIVET, promu Général le 13 Avril 1944, du Colonel du CREST de VILLENEUVE et d'autres officiers.

Le S.S.M. subsiste néanmoins, participe comme tel à la Libération, grâce en particulier au S.S.M. Précurseur monté en France par le Colonel NAVARRE, et ne sera touchée qu'en Novembre 1944.

A ce moment intervient une nouvelle réorganisation d'inspiration politique. Le Service de Sécurité Militaire est scindé en deux, cependant que le Colonel PAILLOLE démissionne :

- La S.M. proprement dite confiée au Colonel LABADIE se trouve rattachée au Ministère de la Guerre ;
- Une Direction des Services de Documentation, avec à sa tête le Colonel CHRETIEN, est maintenue au sein de la D.G.E.R. (organisme qui a succédé à la D.G.S.S.).

La nouvelle S.M. s'installe d'abord Boulevard Haussmann, dans un immeuble réquisitionné ; elle ira plus tard réoccuper les locaux du 2 bis Avenue de Tourville et aura à sa tête le Colonel SEROT, avant que celui-ci ne parte pour le Moyen-Orient où, le 18 Septembre 1948, il tombera aux côtés du Comte Bernadotte sous les balles des tueurs du Groupe Stern.

...

Le Colonel PAILLOLE rappelle brièvement les fondements de base du fonctionnement des Services Spéciaux avant et pendant la Guerre de 1939-1945.

Avant la guerre, le Décret Ministériel de Février 1938 fixait les attributions respectives en matière de sécurité du Ministère de la Guerre et du Ministère de l'Intérieur.

- Le Ministère de la Guerre avait à sa charge la recherche du Renseignement et le Contre-Espionnage hors des frontières du territoire national.
- Le Ministère de l'Intérieur avait les mêmes attributions sur le territoire national, d'où la création d'un Service spécialisé dit de « Surveillance du Territoire » avec à sa tête le Contrôleur Général CASTAING

En temps de guerre, les attributions respectives de l'autorité militaire et de l'autorité civile étaient régies par la Loi de 1889 sur l'Etat de Siège. L'Autorité Militaire étant investie des devoirs de police, un certain nombre de bureaux spécialisés (B.C.R.) devaient être créés sur le territoire utilisant le concours de la Police par voie de réquisition.

Au cours de la Guerre 1939-1940, le Territoire fut divisé en 2 zones : la zone des Armées et la zone de l'Intérieur, avec des juridictions différentes.

..., Après avoir évoqué la situation spéciale de la zone non occupée de l'Armistice de 1940 à Novembre 1942, le Colonel PAILLOLE s'arrête plus longuement sur le cas de l'A.F.N. au lendemain du débarquement allié.

Dans cette partie du territoire national ayant pleinement recouvré sa souveraineté et érigée en « Zone des Armées », l'Autorité Militaire avait les devoirs de police qu'il incombait à la D.S.M. de mettre en application.

Le terrain avait déjà été préparé dès 1940 sous le « proconsulat » du Général WEYGAND grâce au Colonel CHRETIEN et au Colonel NAVARRE, Chef du 2e Bureau. Toutefois, il y avait encore de nombreuses lacunes dues en particulier à l'absence des Services Centraux.

Implantée à Alger, la D.S.M. est devenue rapidement un Service très important, à la fois en Afrique du Nord et en Métropole occupée, grâce au S.S.M. Précurseur du Colonel NAVARRE. **C'est ce qui a permis d'obtenir des Alliés que la sécurité sur le territoire national incombe à la Libération à l'Autorité Française.**

1973 : Presentation du service par General Navarre au Président du Sénat

Category: Europe de l'Ouest,Extraits de bulletin,Général Henri Navarre,Renseignement,Services allemands,Services français
15 février 2024

Allocution du Général NAVARRE, Président d'Honneur de l' A.A.S.S.D.N., à l'occasion du Congrès de 1973 qui s'est tenu au Sénat, adressée à M. POHER, Président du Sénat.

« Le plaisir m'échoit, au bénéfice de l'âge, de vous dire, au nom de notre Association combien nous vous sommes reconnaissants d'avoir bien voulu nous accueillir dans ce Palais du Luxembourg. Nous vous remercions aussi de votre présence parmi nous.

« L'intérêt que vous nous manifestez ainsi me fait penser que je puis me permettre de vous dire brièvement ce qu'est l'Amicale des Anciens des Services Spéciaux de la Défense Nationale.

« Elle est composée des anciens membres, des survivants pourrais-je dire, de nos Services Spéciaux d'avant la Guerre. C'étaient trois Services travaillant en liaison mais distincts, le S. R. Guerre, le S.R. Air et le S.R. Marine.

« A cette époque, en effet, seul était recherché systématiquement le renseignement militaire. Il n'existait de S.R. politique, ni diplomatique, ni économique, ni scientifique. Il n'y avait pas non plus de grandes usines à renseignement comme celles dont on entend si souvent parler maintenant. Notre travail était discret et quelque peu artisanal. Mais il n'en était pas moins efficace et les résultats obtenus par les Services Spéciaux avant guerre et pendant ce qu'on a appelé la drôle de guerre » sont là pour le prouver.

Nous avons suivi pas à pas, depuis 1918, toutes les étapes du redressement politique et militaire de l'Allemagne et les avons annoncés très largement à temps pour que des contre-

mesures puissent être prises si l'on avait voulu en prendre. Je puis citer notamment le rétablissement du Service obligatoire en 1935, la remilitarisation de la rive gauche du Rhin en 1936, puis les agressions sur l'Autriche, la Tchécoslovaquie et enfin la Pologne. Rien ne nous a échappé non plus de l'appareil militaire allemand. Nous avons toujours connu le nombre des Divisions allemandes et notamment des Divisions blindées. Nous savions exactement leur effectif, leur armement et leur équipement. Nous n'ignorions rien des fortifications, de l'aviation et de la marine.

« Nous savions aussi parfaitement quelle stratégie et quelle tactique l'ennemi comptait employer.

« Enfin, bien des mois avant le 10 Mai 1940, nous avons prévenu que l'offensive hitlérienne se produirait certainement à travers la Hollande, la Belgique et le Luxembourg. Jamais gouvernement et haut commandement ne furent mieux renseignés.

« Quant à cette 5e Colonne » dont on a beaucoup parlé, elle n'a jamais existé grâce aux mesures prises par nos Services de Contre-Espionnage.

« Aussi, quand on analyse les causes du désastre de 1940, y en a-t-il une qui doit être, en tous cas, totalement exclue c'est une quelconque carence des Services Spéciaux Français.

« Dès l'Armistice, nous avons, sans un seul jour d'interruption, continué notre travail de Renseignement et de Contre-Espionnage sur l'Allemagne et l'Italie.

« Bien avant que les premiers réseaux de Résistance aient commencé à se former, nous obtenions, grâce aux moyens de toute nature que nous avons pu conserver, des résultats considérables dont nous faisons bénéficier les Anglais, seuls à même, à cette époque, d'en tirer parti.

« Ce travail, les Services Spéciaux l'ont continué envers et contre tout jusqu'en Octobre 1942, malgré que certains des dirigeants de Vichy se soient efforcés de le contrecarrer.

« Ils l'ont poursuivi ensuite dans la France totalement occupée jusqu'à la Libération. Cela au prix de plus de 300 morts.

« Après quoi, les anciens Services Spéciaux ont été intégrés dans ce qui fut la D.G.S.S., puis la D.G.E.R. et qui est enfin devenu le S.D.E.C.E. »

« Voici, Monsieur le Président, ce que représente notre Amicale. Merci encore de l'hospitalité que vous lui donnez aujourd'hui. »

Un héros du CE français raconte le

capitaine MORANGE du T.R. 115 (2)

Category: Europe de l'Ouest,Extraits de bulletin,Services allemands
15 février 2024

Vous chercherez à vous évader, j'y veillerai et vous ne vous évaderez pas! »... Ainsi DUNKER-DELAGÉ du S.I.P.O.-S.D. de MARSEILLE prévenait notre camarade MORANGE, chef du poste T.R.115 (GLAÏEUL) qu'il avait arrêté le 11 décembre 1943, grâce à la trahison d'un important membre du groupe « COMBAT », Jean MULTON alias LUNEL. Après avoir été blessé et abominablement torturé, MORANGE est finalement incarcéré à la prison des BAUMETTES à MARSEILLE. Une seule idée le hante : s'évader, rejoindre ses camarades, reprendre le combat.

par Roger MORANGE

I - TRANSFERT DE MARSEILLE A COMPIÈGNE : VELLÉITÉ D'ÉVASION

Le 30 mai 1944, grand branle-bas dans les couloirs des Baumettes : galopade de bottes ferrées, vociférations de S.S., portes qui claquent. C'est un transfert qui se prépare. Attachés deux par deux à la même menotte, nous sommes poussés sans ménagement dans des camions militaires, qui stationnent, moteur en marche, dans la cour de la prison.

Le jour se lève à peine. La traversée de MARSEILLE jusqu'à la gare Saint-Charles n'attire pas l'attention des civils malgré l'importance du convoi, une vingtaine de camions, plus des voitures d'escorte. L'installation dans les wagons de 3^e classe se fait avec ordre, sans hurlements et dans un confort inespéré puisque tout le monde est assis.

Dans chaque compartiment, stationne un Feldgendarme, la mitraillette suspendue en travers de la poitrine; le nôtre a l'air bonasse et somnolent. Je me suis assis près de la portière, à tout hasard. Je sais qu'on peut faire glisser les menottes, si elles ne sont pas trop serrées, en enduisant le poignet de mousse de savon. Une fois détaché, il faudra profiter de l'assoupissement du gardien pour ouvrir brusquement la portière et sauter en marche à l'occasion d'un ralentissement du train.

Le savon, je l'ai dans la poche. Il y a deux difficultés d'une part ma menotte est très serrée, et, d'autre part, mon compagnon d'attache n'est guère tenté par l'aventure. Je demande au gardien l'autorisation d'aller aux toilettes. Il me détache sans objection. Quand je reviens à ma place, je rattache ma menotte sous ses yeux, en prenant bien soin de la laisser peu serrée. A cagnarder sur le côté, je fais mousser le savon avec un peu de salive. Je frotte discrètement mon poignet. Au premier essai, la menotte glisse le long de ma main et me libère de mon compagnon.

Ce dernier me regarde avec inquiétude, mais nous finissons par convenir qu'il jouera l'innocente surprise du dormeur qui ne s'est rendu compte de rien. Il ne reste plus qu'à guetter un ralentissement du train, car le gardien s'est assoupi, comme je l'espérais. Hélas, le convoi prend de la vitesse, 80, 90, 100 km/h : sauter à cette allure me paraît insensé. Puis, il ralentit à nouveau. Je reprends espoir. Le ralentissement devient freinage et le train s'arrête en gare de Valence. Nouveaux hurlements de S.S. : c'est un contrôle.

Tous les prisonniers sont comptés, les menottes vérifiées et uniformément resserrées. De moi-même et au grand soulagement de mon compagnon de chaîne, j'ai dû replacer ma menotte avant d'être vérifié, et soigneusement la resserrer. Inutile de recommencer mon savonnage.

Arrivé vers la fin de l'après-midi à PARIS, gare de Lyon, où, sous les yeux de centaines de voyageurs de banlieue, notre défilé misérable, ne donne lieu à aucune sorte de compassion. Pour des civils méfiants, nourris de propagande nazie, notre mauvaise mine nous assimile à ces terroristes redoutés de tout honnête citoyen.

Pour marquer la couleur, quelques-uns d'entre nous amorcent une « Marseillaise », qui sombre immédiatement sous les coups des gardiens. Embarquement en camion, traversée de Paris, Le Bourget, Senlis, Compiègne. Vers la fin de cette belle journée de printemps, nous sommes déposés sans nouvelles brutalités au camp de concentration de ROYALLIEU

II. — CINQ JOURS DE VACANCES A ROYALLIEU

Quel changement pour des détenus qui étaient depuis des mois entassés dans le noir à cinq ou six par cellule.

Le camp de Royallieu, à la sortie sud de Compiègne, offre de l'air, de l'espace et même des distractions. En dehors des petites corvées journalières, chacun peut se déplacer librement, d'une baraque à l'autre, pour bavarder, jouer au ballon, faire de la gymnastique, assister à des matchs de boxe amateurs, ou simplement s'allonger au soleil.

Cette colonie de vacances d'un nouveau genre n'était qu'un piège. Royallieu était un centre de tri et de transit d'où partaient chaque semaine plusieurs convois de déportation vers l'Allemagne. Les Sybarites étaient d'ailleurs troublés dans leur euphorie par de grosses punaises qui infestaient les paillasses. Leurs frôlements insidieux désolaient notre sommeil. Nombre de détenus avaient « la gale du pain », plus ou moins infectieuse, et contre laquelle, des infirmiers improvisés luttaient de façon radicale.

Le patient, préalablement « mis à poil », était « raclé » des pieds à la tête avec des brosses à chiendent ; ces boutons mis à vif saignaient suffisamment pour évacuer les petits insectes, et une généreuse application de mercurochrome sur tout le corps complétait ce spectacle granguignolesque. L'opération était, paraît-il, moins douloureuse que spectaculaire.

Je n'ai pas pu vérifier cette affirmation. Avec quelques volontaires, nous avons fondé une chorale qui régalaient notre baraquement de chants scouts alternant avec des chansons paillardes : « la digue du cul » ou « le bal de l'hôtel Dieu » succédaient sans transition au « vieux chalet » ou au « Montagnards ». Cette insouciance frivolité avait pour arrière-plan deux questions lancinantes : « que va-t-on faire de nous ? », « pourra-t-on s'évader de Royallieu ou en cours de transfert vers l'Allemagne ? »

III. — PREPARATIFS D'ÉVASION

J'en étais là de mes réflexions, quand je fus abordé par un gaillard à carrure massive, au visage large éclairé par des yeux au regard direct, au poil noir et à l'allure un peu raide d'Eric VON

STROHEIM, avec sa mentonnière.

Dans le cas de BIAGGI, — c'est son nom — il ne s'agit pas d'une mentonnière mais d'un corset, pour soutenir son bassin fracassé. Le 25 mai 1940, en effet, le sous-lieutenant BIAGGI, avec une pièce antichars et quelques hommes récupérés sur les fuyards, tenait tête à lui tout seul à une attaque de blindés allemands près de la BASSEE. Il reçoit dans le ventre une balle qui ravage les intestins et fait éclater l'articulation sacro-iliaque. L'ambulance d'une antenne chirurgicale légère le ramasse et le transporte à l'hôpital Saint- Sauveur de Lille, où les chirurgiens, surchargés par l'afflux des blessés, sont contraints de négliger les cas graves pour se consacrer aux urgences simples et récupérables (garrots et attelles par exemple).

Par hasard, un jeune médecin qui connaissait BIAGGI, le repère, prostré sur sa civière. Il le signale au médecin-chef, le célèbre professeur GAUDARD D'ALLENES : celui-ci décide l'opération immédiate, d'où le jeune officier sort débarrassé des principales esquilles et doté d'un anus artificiel. Il traîne ainsi douloureusement six semaines de grabataire, jusqu'à ce que les Allemands, qui occupent l'hôpital, le libèrent avec un lot d'éclopés considérés comme définitivement inaptes à tout service militaire.

Avec le respect dû au courage malheureux, le poste de garde de la Wehrmacht leur présente les armes, le jour du départ. BIAGGI est évacué sur CLERMONT-FERRAND, où il subira, pendant un an, une trentaine d'interventions chirurgicales pour récupérer, au fur et à mesure qu'elles se manifestent, les esquilles dispersées de son bassin éclaté. Le voici à peu près sur pied en octobre 1941. Il rentre à PARIS pour continuer ses études de droit. En 1942, son professeur M. LEBALLE le fait entrer à l'O.C.M. où il monte, avec quelques camarades de faculté, une filière d'évasion par l'Espagne.

Le 13 décembre 1943, BIAGGI et plusieurs autres sont arrêtés sur dénonciation d'un traître infiltré dans le réseau. Ce traître se distinguera encore au moment des combats de la libération de PARIS, en attirant dans le guet-apens du bois de Boulogne des jeunes gens qui y furent massacrés. Quant à BIAGGI, après avoir été détenu à Fresnes pendant trois mois, il avait été transféré au camp de Royallieu le 19 mars 1944, où il prône la lutte contre les nazis. Le révérend père RIQUET a pu dire : « Royallieu c'était le congrès permanent de la Résistance. » Effectivement, BIAGGI retrouve des camarades de la faculté et des compagnons de réseau. Il forme un petit groupe d'une quinzaine d'amis, décidés à s'évader au plus tôt pour rejoindre la Résistance. Ils sont aidés par les trois médecins français permanents du Camp qui veillent à ce qu'ils ne soient pas dispersés par les départs en convois vers l'Allemagne. Ils sont deux à prendre en main les préparatifs d'évasion: l'Abbé LE MEUR et BIAGGI. Chacun monte une filière différente, afin de doubler les chances.

L'Abbé LE MEUR, qui vient du réseau « LIBÉRATION NORD » a pu faire contacter, par un détenu alsacien, l'un des S.S. de garde à Royallieu. Ce dernier a très mauvais moral : depuis plusieurs semaines, il est sans nouvelles de sa famille qui habite BRÊME alors que les bombardements massifs des Alliés s'acharnent sur cette ville.

Elle sera anéantie par des tempêtes de feu : phénomène effroyable dû au tirage de l'air chaud des incendies. Ce tirage crée des flammes géantes de plusieurs dizaines de mètres de haut. Elles sont accompagnées d'un souffle irrésistible vers le centre du foyer. Il aspire pêle-mêle, des voitures, des autobus, et, bien entendu, des dizaines de survivants mêlés aux sauveteurs.

Le S.S. ignore ce comble d'horreur, mais il en sait assez pour être sensible aux propositions de l'envoyé de l'abbé LE MEUR. Le détenu alsacien feint de le plaindre. Il lui décrit le triste sort qui attend les gardiens de Camp de concentration lorsque les Alliés envahiront l'Allemagne. Le S.S. accepte l'issue proposée : aider une équipe de détenus à s'évader désertant avec eux et, abandonnant son uniforme, se planquer en civil dans un appartement où ses nouveaux « amis » le cacheront jusqu'à la Libération. Pour prouver sa bonne foi, son interlocuteur lui propose de se rendre à une adresse à PARIS avec un petit mot pour la femme d'un détenu. Elle lui remettra de l'argent et un colis de ravitaillement; il pourra garder l'argent et lui rapporter le colis. Le S.S. accepte de faire cet essai et s'en trouve fort bien, car cette première mission lui rapporte cinq mille francs.

Il récidive sur instruction de LE MEUR quelques jours plus tard; le nouveau colis contient cette fois une scie à métaux dans une baguette de pain. De son côté, BIA s'est entendu avec un homme de confiance des S.S. c'est un détenu français chargé de réceptionner les colis et de les distribuer à leurs destinataires. Il accepte d'établir une liaison avec l'extérieur, par le jeu des retours d'emballages.

Par ce canal, BIAGGI constitue un petit outillage utile (scies à métaux, tournevis). En réunissant leurs moyens, LE MEUR et BIAGGI se trouvent, au début de juin 1944, à la tête de trois scies à métaux. Ils décident alors de tenter « la belle » au prochain convoi, qui, d'après le SS, doit vider presque complètement le camp.

A remarquer que, lorsque BIAGGI m'a abordé pour la première fois, j'ignorais tout de ces projets. Il s'était renseigné il savait que j'étais un authentique officier d'active, artilleur et candidat à l'évasion. Lui se présente comme un officier de réserve, cavalier et résistant.

Il me propose de me joindre au groupe qu'il a formé, en vue de nous échapper du train qui doit nous déporter prochainement en Allemagne. Avec les scies à métaux, on sciera dans la nuit le pêne de la porte coulissante du wagon et on sautera du train en marche. Naturellement, ça m'intéressait.

Mais qui est-il? Le premier jour nous avons échangé quelques propos sur nos relations respectives dans l'armée. Chose surprenante, car les officiers se reconnaissent plus ou moins entre eux.

Nous n'avons pu établir aucun repère commun, ce qui me laissa songeur. Nous nous quittâmes sur de bonnes paroles, nous promettant de nous revoir le lendemain.

Si c'était un provocateur? Je confie ma perplexité à un camarade et nous décidons d'en parler à l'abbé LE MEUR. Tout le camp le connaît et le respecte. On ne pouvait mieux tomber. Il nous engage vivement à participer à la tentative d'évasion collective « montée par BIAGGI ».

Comme il se doit, notre ecclésiastique se garde de révéler tous les détails. Il se contente de m'indiquer que le projet est sérieux, que l'équipe des candidats à l'évasion est formée et que lui-même en fait partie.

Plein d'espoir, je préviens aussitôt quelques camarades Philippe, Marchal et les deux radios, Cordogli et Bertrand. Ils sont volontaires pour ce saut dans l'inconnu.

Nous n'avons guère le temps d'approfondir la question. Dès le lendemain, un pointage général du camp sélectionne environ deux mille détenus pour le convoi qui partira de COMPIÈGNE le 14 juin 1944. Quand je me présente devant le prisonnier, qui tient le registre d'inscription des partants, je vois que de nombreux noms, dont le mien, portent la mention N.N. Qu'est-ce que ça veut dire? Le prisonnier hausse les épaules avec indifférence.

Après la Libération, nous apprendrons que « Nacht und Nebel » signifie l'extermination en Allemagne, sans donner des nouvelles et sans laisser de traces.

Le 4 juin 1944, jour du départ, nous sommes réveillés à l'aube. On nous rend nos valises et la plupart des objets confisqués à l'arrivée. Une épaisse colonne par rangs de six se forme dans la cour. C'est alors un jeu vital pour nous de glisser à travers les rangs, malgré les récriminations des autres tenus et les hurlements des S.S., pour coller à BIAGGI et monter dans le même wagon que lui.

IV. — LE TRAIN DES DEPORTES

Les candidats à l'évasion étaient nombreux. Ce n'est pas sans inquiétude pour le secret de l'opération que nous les voyions, par dizaines se presser autour de nous. A la gare de COMPIÈGNE, une file de S.S. assez dense fait face à l'alignement des wagons de marchandises. Nous sommes poussés violemment à coups de gourdins dans chacun d'eux. Au fur et à mesure qu'il se remplit, les S.S. y entassent de nouveaux détenus.

Nous voici serrés, debout, les uns contre les autres. Avant de fermer la porte à glissière, un jeune S.S. vient nous haranguer dans le meilleur français : « Ceux qui ont des couteaux ou des outils quelconques, doivent les remettre immédiatement; sinon, ils seront sévèrement punis. Vous serez fouillés à l'arrivée.

Il y a, dans chaque convoi des " cons " qui se croient plus forts que les autres. Ils cherchent à s'évader et sont toujours repris. Au dernier convoi, il y en a eu quatre qui ont été fusillés. » Après cet exposé limpide, il nous fait distribuer un casse-croûte (pain, fromage, saucisson) et ferme la porte avec fracas.

BIAGGI relève aussitôt « le moral des troupes » « Vous avez entendu le SS : que pouvait-il dire d'autre? en réalité, au dernier convoi, ceux qui ont bénéficié de l'organisation d'évasion que nous avons constituée à Royallieu, s'en sont tirés admirablement. Ce sont eux qui nous ont fait parvenir les scies à métaux que nous avons avec nous. Celles-ci sortent alors de leur cachette l'une a remplacé une baleine du corset orthopédique de BIAGGI, l'autre a été fixée dans une semelle de soulier, la troisième préalablement entourée de sparadrap était logée dans l'anus du porteur.

Le train s'est mis en marche; il fait horriblement chaud dans l'atmosphère confinée du wagon. Sur ordre de l'abbé LE MEUR, on essaie de se caser en deux bordées, la moitié d'entre nous assis sur le plancher, l'autre moitié debout. L'espace manque. Finalement, tout le monde doit se tenir debout comprimé par les voisins.

L'aération devient vite insuffisante; elle provient de petites lucarnes en bout du wagon. Mais surtout, les besoins naturels se manifestent rapidement pour une centaine de personnes, nous

ne disposons que d'une boîte de fer blanc à laquelle il est bien difficile d'accéder à travers cette foule compacte. La boîte est bientôt pleine; il faut alors se résoudre à tout faire en dessous de soi. Nous pataugeons dans l'ordure et la puanteur !

Dans un coin, un petit vieillard s'est effondré. Il délire en injuriant ses voisins. Pas d'eau à boire. Aux arrêts, quelques employés compatissants de la S.N.C.F. nous jettent des seaux d'eau à la volée, à travers les lucarnes. C'est une bataille pour accéder à ces quelques gouttes et l'abbé LE MEUR a fort à faire pour établir une maigre distribution au milieu des cris, des jurons, de la sueur et de la poussière. Le petit vieillard de soixante-dix-sept ans a été pris comme otage à la place de ses petits-fils réfractaires au S.T.O. A la fin d'une journée épuisante, il s'affale sur le côté. Il mourra le soir même. Notre convoi durant ces heures interminables a roulé lentement, s'est arrêté à plusieurs reprises. Il a effectué des manoeuvres diverses, en avant, en arrière. Il a stationné pendant de longs moments en plein soleil.

Nous n'avons aucune idée de l'endroit où nous sommes, lorsque vers minuit, BIAGGI veut organiser l'évasion proprement dite.

Auparavant, il lui faut « mâter » une mutinerie. Le wagon n'est pas uniquement peuplé de candidats à l'évasion. Il comporte deux parties à peu près égales, l'une formée de résistants prêts à tout pour s'évader, l'autre d'une horde de malfaisants, voleurs, maquereaux, faux policiers, pilleurs de Juifs et racaille en tout genre, sans compter des otages inconsolables.

Tout ce monde est fort peu disposé à subir des représailles quand nous aurons disparu « dans la nature ». Ils clament qu'ils ne nous laisseront pas faire, qu'au prochain arrêt, ils alerteront les S.S. Cet « os » imprévu crée un flottement. BIAGGI pourtant domine la situation. Il se faufile tant bien que mal au milieu de notre foule et « s'engueule » violemment avec les « rebelles » ; puis il revient vers nous et nous dit « On va leur faire le coup de la poussée. » En effet, notre « bloc » serré et déterminé « pousse » brutalement contre « les salopards », qui, au bord de l'étouffement crient grâce et jurent qu'ils vont « la boucler ». Effectivement, ils se tiendront cois.

V. — L'ÉVASION

C'est alors un mécanicien auto, MARTIN, qui manoeuvre la scie à métaux. Nous en avons trois, heureusement, car l'une s'est cassée, l'autre est tombée entre les rails, seule la troisième a fait le travail il s'agit de scier la targette en acier qui ferme la porte à glissière; la scie est tenue du bout des doigts. Il fait chaud, la sueur la fait glisser. Le travail est pénible; enfin, vers trois heures du matin, la targette est rompue.

MARTIN pousse légèrement la porte qui glisse sans effort. L'air pur et un rayon de lune pénètrent sur notre foule misérablement tassée. Il s'agit maintenant de fixer l'ordre des sauts. L'abbé LE MEUR fait office d'Agence Cook, la liste est délicate à dresser. Les premiers partants prennent le risque de l'innovation, les autres n'auront plus qu'à copier. Qui s'apercevra le premier de notre fuite? La sentinelle postée dans la cabine du serre-frein, sur le toit du wagon ou l'un des S.S. qui remplissent le wagon de voyageurs, en queue du train? Il y a en outre, une plateforme, avec mitrailleuse pour « fermer » le convoi. L'ancienneté et l'activité dans le « complot » finissent par déterminer les priorités. Il y a soixante volontaires, car, finalement, une dizaine d'opposants à l'évasion se sont ralliés en voyant la porte s'ouvrir vers

la Liberté.

Nous sommes répartis en une quinzaine de groupes de quatre, afin d'être moins repérable qu'une grande bande, mais aussi afin d'être suffisamment nombreux pour secourir les blessés. Le saut s'effectuera à une vitesse moyenne, entre 60 et 70 km/h. C'est dangereux!

Élevant la voix, BIAGGI nous explique la technique « Tu commences par te couvrir le plus possible (manteau, pull-over) pour te matelasser contre le choc. Il faut surtout t'enturbanner la tête, le mieux possible, pour te protéger contre une fracture du crâne. Tu t'allonges ensuite sur le marche pied qui court le long du wagon la tête tournée vers l'arrière du train. » En somme, on va partir les pieds en avant » a murmuré un humoriste. « Tu te mets sur le flanc droit, la poitrine face à la paroi du wagon. Tu pousses violemment sur les mains et les genoux pour ne pas rouler sous le wagon. Tu tombes sur le cul et tu es redressé par la vitesse qui te remet sur tes pieds »... C'est tout simple.

Nous l'écoutons avec respect et appréhension, la même appréhension que celle du para qui se lance dans le vide pour la première fois. Par la portière à demi entrouverte, nous voyons défiler le ballast à une allure peu attrayante. BIAGGI, désinvolte, ranime les coeurs tièdes : « C'est pas sorcier, c'est ce que font, tous les dimanches soir, bon nombre de Saint-Cyriens revenant de permission. Ils sont si bien entraînés que, lorsque le train passe en gare de Saint-Cyr sans s'arrêter, ils sont une dizaine à sauter. Ils n'abîment même pas leur capote d'uniforme. De toute façon, le premier groupe va sauter et vous n'aurez qu'à faire comme nous. »

L'ordre est donné par l'abbé LE MEUR — « Groupe n° 1, rapprochez-vous de la porte! » — « Groupe n° 2, préparez-vous! » — « Capitaine MORANGE, voici la liste. Vous veillerez à l'ordre jusqu'à votre tour! » Le groupe n° 1 est formé de MARTIN, BIAGGI et de l'abbé LE MEUR.

MARTIN saute le premier. Il saute mal : il saute debout, oubliant les consignes de BIAGGI. Fauché par la vitesse il tombe la tête en avant sur le ballast et reste immobile. Mauvaise impression générale. L'abbé Le MEUR enlève sa soutane et la « baluchonne » autour de sa tête. Il se couche sur le marchepied comme indiqué, se tourne une dernière fois vers nous et cabriole sur le sol pendant quelques mètres, puis reste immobile. Est-il évanoui?

BIAGGI se présente alors, exécute impeccablement la manoeuvre. Il roule lourdement sur le sol et reste recroquevillé, les genoux au ventre. Cependant les observateurs notent avec soulagement que les trois chutes n'ont fait que peu de bruit couvertes par le roulement du train. Les S.S. n'ont pas tiré. Les sauts se succèdent alors à cadence à peu près régulière toutes les 30 secondes, soit tous les 500 mètres, si nous évaluons bien la vitesse à 60 km/h. Mais voici que le train ralentit. Il entre dans la gare de CHALONS-SUR-MARNE. La porte est refermée avec précaution.

Les S.S. n'inspectent le train qu'avec négligence, à moitié endormis. Il est trois heures du matin et ils ne découvrent rien. Lorsque le train repart, nous constatons qu'une vingtaine de prisonniers se sont déjà évadés. Il y a un peu plus d'espace dans le wagon. Les sauts reprennent sans ardeur. Ils finissent par se bloquer devant le refus de quelques-uns, impressionnés par l'immobilité qui fige chaque évadé dès qu'il a terminé sa culbute d'atterrissage.

Pour relancer le rythme, je répète les recommandations de BIAGGI sans autre résultat que de

m'entendre crier : « Eh bien, vas-y donc, connard. » Me voilà moniteur d'un saut que je n'ai jamais pratiqué. Il n'y a pas de temps à perdre en parlottes. Le jour va se lever. J'ai pu m'emmitoufler dans un chandail épais. J'ai enfilé mon pardessus d'hiver. Autour de la tête, j'ai enroulé un autre chandail. La technique BIAGGI fait merveille. Après un formidable coup de pied au cul, suivi d'une cabriole assez longue, je me retrouve à plat ventre, face contre terre, tandis que le train défile à mes côtés. Tacata... tacata... Son rythme s'éloigne et la plateforme avec mitrailleuse tant redoutée disparaît dans un tournant. Je comprends alors cette immobilité qui inquiétait ceux qui allaient partir : elle était une réaction instinctive et salutaire pour ne pas attirer l'attention d'un S.S. moins somnolent que les autres. L'inspection démontre que je n'ai pas une égratignure; seul mon pantalon est déchiré. Quelle merveille de se sentir libre dans cette belle nature. Il est 4 heures, c'est le 5 juin 1944.

1942-1943 : Sabotage des liaisons telephoniques allemandes et arrestation du Capitaine Gatard

Category: 1940-1942,1942-1945,2ème Guerre Mondiale (1939-1945),Europe de l'Ouest,Extraits de bulletin,Renseignement,Services allemands
15 février 2024

Nous publions ci-après le témoignage de M. Jacques DUMAS-PRIMBAULT, Directeur régional des Télécommunications, à Limoges en 1943, sur les circonstances qui ont précédé l'arrestation à Limoges en mai 1943 du Capitaine GATARD, dont l'A.A.S.D.N. a honoré la mémoire au cours de son Congrès de Lyon.

Ce récit a le mérite de souligner l'intensité de l'action résistante dans cette région et le patriotisme engagé des fonctionnaires des Télécommunications.

Quand, en novembre 1941, les Allemands occupent la zone sud, Limoges devient pour eux un centre de communication important, et ils réquisitionnèrent nombre de circuits pour leur usage.

Or il se trouve que, dès 1942, j'avais reçu la visite d'un de nos jeunes " conscrits " de l'école polytechnique, le Capitaine Jean Gatard, qui, en fait, faisait de l'espionnage, ou plutôt du contre-espionnage, pour le compte de l'armée française.

Nous devînmes intimes et, pendant un an, je lui passais pas mal de renseignements. En avril ou mai 1943, il m'annonça, tout joyeux, qu'il disposait maintenant d'une liaison directe (radio, bien sûr avec Alger et qu'on lui demandait la carte des circuits de commandement allemands.

Dès le soir, vers 19 heures, à l'heure où le bâtiment était vide et l'équipe allemande au " rata ", je descendis et relevai la liste des circuits allemands. Le lendemain, vers midi et demie, dans le

bâtiment tranquille comme d'habitude, Gatard passa me voir et je la lui remis.

Or, au milieu de l'après-midi, son épouse, Denise Gatard, qui s'était liée d'amitié avec ma femme, vint lui annoncer que son mari avait été arrêté vers 14 heures par la police alors qu'il rentrait chez lui. Coup dur, car il devait avoir sur lui la liste manuscrite, de ma main, des renseignements recueillis la veille.

J'eus très, très chaud..., et restais sur le qui-vive pendant 24 heures, jusqu'à, ce que, le lendemain, Étienne Moineville, qui appartenait au même réseau, m'apprit que Gatard avait eu le temps, dès la visite qu'il m'avait faite la veille, de passer voir son radio.... et, par conséquent, de lui remettre le papier compromettant.

J'étais donc hors d'affaires ! Gatard ne l'était pas hélas ! Incarcéré par les Allemands à la caserne Marceau qu'ils occupaient, il essaya de s'en évader et se brisa les deux chevilles en sautant d'un mur. Repris, maltraité, durement interrogé, il put cependant donner de ses nouvelles par M. de Cathen qui, en sa qualité de délégué de la Croix-Rouge, obtenait parfois, à cette époque, l'autorisation de visiter certains prisonniers.

C'est par cette voie que le malheureux Gatard put faire passer à sa femme le nom du " traître " qui l'avait vendu.

Quelques semaines plus tard, Gatard fut transféré à Lyon, condamné par un conseil de guerre, et fusillé au Fort Montluc en août 1943.

Bien sûr, les autorités allemandes avaient des liaisons radio hors d'atteinte de tout sabotage, mais elles tenaient cependant beaucoup à leur réseau fil, et celui ci était beaucoup plus fragile.

Le câble Limoges-Ussel (un des deux seuls câbles LGD qui, à l'époque, desservaient Limoges), avait été vite coupé au pont de Combade. Quant aux grandes artères aériennes sur voie ferrée, vers Châteauroux, Guéret, Brive, Périgueux, leur état, au fur et à mesure que l'on avançait vers la libération, était devenu une vraie mascarade.

Les voitures K du service des lignes portaient chaque matin pour réparer les artères signalées coupées... et les rétablissaient de façon que les Allemands du répartiteur puissent constater leur action ; puis les chefs d'équipe faisaient le nécessaire auprès du maquis ou de ses patriotes locaux, pour qu'elles soient recoupées dans la nuit.

Congres de Lyon 1998 -Lettre de Henri Amoureux

Category: Europe de l'Ouest,Extraits de bulletin,Général Louis Rivet,Renseignement,Services allemands

15 février 2024

Mon Colonel, (*Ndlr : P. Paillole*) En vous écoutant ce matin à l'Hôtel de Ville un mot m'est venu à l'esprit, il a vous surprendre peut-être, c'est le mot " rafraîchissant ". J'ai pensé qu'aujourd'hui, avec vous, nous sortions des miasmes de la politique, de tout ce qui fait le quotidien souvent nauséabond. C'est pourquoi avec vous j'ai l'impression de vivre une cure de rafraîchissement en compagnie des hommes et des femmes qui n'ont jamais cessé d'être ce qu'ils étaient en 1940 et dans les années suivantes, lors d'un désastre dont nous porterons toujours le poids, dont l'Europe portera le poids.

Nous oublions trop, en effet, que 1940 constitue l'une des grandes fractures du siècle ; il y a eu 1917 et la révolution bolcheviste, 1940, drame pour l'Europe entière, 1989 et la fin, sinon du communisme du moins du communisme bolcheviste de Moscou.

1940 aura marqué la fin de la puissance politique de l'Europe car aujourd'hui il n'est pas concevable qu'un problème important, sur les rives de la Méditerranée... ou ailleurs, soit réglé autrement qu'à Washington et que par Washington, ce qui n'aurait pas été le cas avant la Deuxième Guerre Mondiale.

Cette montée en puissance rapide des États-Unis, conséquence de l'affaiblissement considérable de l'Europe, est le résultat du grand désastre de 1940.

Un désastre raconté aujourd'hui comme si le transistor, la télévision, internet, avaient existé en 1940 !

Un désastre dont on parle en oubliant les millions de fuyards sur les routes ; les deux millions de prisonniers, le drame de notre armée battue, cette armée dont les journaux écrivaient, après le défilé du 14 juillet 1939 qu'elle était irrésistible ! Un an après il n'en restait que la petite armée d'armistice : cent mille hommes en zone non occupée. Des hommes cependant allaient répondre les uns à l'appel du Général de Gaulle, les autres à l'appel de leur conscience, de leur cœur ou à celui de leurs traditions familiales ou militaires. Ils étaient minoritaires ?

La résistance à ses débuts ? Une addition de solitudes et une addition de solitaires. Des solitaires qui n'ont aucune ambition politique, qui ne jouent aucun jeu politique et qui ne misent rien ni sur le rouge ni sur le noir.

C'est ce qui fait leur grandeur, leur héroïsme. Ce désintéressement mérite d'être rappelé aux garçons et aux filles d'aujourd'hui qui n'ont, fort heureusement, à l'horizon aucune perspective de guerre, de conflit mondial.

Le monde a ainsi changé : alors que la France a eu des ennemis presque héréditaires (la maison d'Autriche, l'Angleterre, l'Allemagne), la voici en paix avec tous ses voisins.

Votre courage mon Colonel, Mesdames et Messieurs, a été d'aller à contre courant quand tout le monde disait et croyait que la France était battue, que sur les routes fuyaient neuf millions de personnes dont le premier souci, après l'armistice, fut de retrouver la famille dispersée, les enfants perdus.

Dans les journaux de l'époque il y a ainsi des pleines pages d'annonces de recherches de femmes, d'enfants. J'ai même retrouvé une annonce stupéfiante par laquelle un général

recherchait sa division perdue.

Cela fait rire aujourd'hui, mais cela n'était nullement risible à l'époque puisque c'était le signe de la rapidité avec laquelle l'État, l'armée, le pouvoir, tout s'était effondré.

Oui, ces premiers mois ont été terribles car il a fallu continuer à espérer et à se battre dans l'absolu de l'ignorance, de l'incertitude, des drames qui se succédaient et atteignaient une France abandonnée, il faut le rappeler, par le monde entier.

Au cours d'une émission de Jean-Marie Cavada, on a pu entendre M. Paxton dire : " Les Français auraient dû être plus courageux en juillet 40 ". Je lui répondis que juillet succède à juin et qu'aux appels désespérés du gouvernement français, de M. Paul Reynaud, Président du Conseil, demandant au Président Roosevelt non pas de déclarer la guerre mais de dire que les États-Unis entreraient un jour en guerre, le Président Roosevelt répondit par la négative car cinq mois plus tard se déroulaient les élections présidentielles américaines, qu'il était candidat et qu'il avait promis aux femmes américaines de ne pas envoyer leurs fils de l'autre côté de l'Atlantique.

Abandonnés par les États-Unis, menacés par le pacte germano-soviétique dont on ne parle pratiquement plus alors que, laissant les mains libres à l'Allemagne à l'Est, il permit à Hitler d'évacuer le souci d'une bataille sur deux fronts ; délaissés par l'Angleterre qui ne nous a pas considérablement aidés à la mesure de sa puissance (elle n'avait que dix divisions sur le sol français en 1940 alors qu'en 1916 elle en avait soixante), nous nous sommes trouvés en mai et juin 1940 dans une solitude totale.

Grand choc de la défaite, choc de l'exode, choc de la capture de 2 millions de prisonniers. Ces hommes avaient des familles, des femmes.

Dois-je rappeler qu'il a fallu attendre octobre 40 pour connaître le sort réservé à la moitié de ces prisonniers.

Cette complexité de la vie quotidienne et de l'histoire faite non par les généraux ou les chefs d'État mais, dans les heures dramatiques, par le peuple, j'ai essayé de la reconstituer non pas avec objectivité, mot journalistique, non pas en prétendant à la " vérité " car il y a autant de vérités que d'hommes et de femmes mais avec pudeur et modestie, en essayant de faire comprendre, qu'il y eut une suite d'évolutions et que 1940 ne ressemble pas à 1941 qui ne ressemble pas à 1942 ainsi jusqu'en 1945...

Je ne suis pas partisan du noir et du blanc. Le ciel n'est pas bleu ou noir tous les jours, il y a des nuages et ce sont ces nuages qu'il faut essayer de capter, de refléter par l'écriture. Si j'ai écrit tant de livres, c'est bien pour essayer de faire comprendre les évolutions des Français.

Quant à vous, Mesdames et Messieurs, votre rôle était d'autant plus difficile que vous n'étiez pas de ceux qui pouviez ou qui vouliez revendiquer votre résistance ; vous n'aviez pas le droit de brandir un drapeau et vous ne politisiez pas votre combat.

Or, à partir de 1942/1943, le combat est devenu bien souvent un combat politique, et ceux qui, comme vous, appartenaient aux Services Spéciaux, ont été pris entre deux grandes forces qui fatalement les laissaient de côté.

C'est ainsi que la bataille de Paris, bataille du peuple a également été, entre communistes et gaullistes, une bataille politique ; pour le pouvoir proche. Cette ambition de pouvoir était parfaitement normale mais elle écartait ceux qui, comme vous, avaient participé à des actions efficaces qu'ils ne pouvaient revendiquer alors même que certains se paraient de l'héroïsme et du sacrifice des morts.

Aujourd'hui le problème est un problème de communication. La mémoire collective retient ceux qui se mettent le plus outrageusement en avant dans les medias. Je n'ai pas, on n'a pas, vous n'avez pas assez parlé de votre action qui, au contraire de celle de beaucoup d'autres, a été une action menée dès les premiers jours de la défaite.

Action difficile et dangereuse puisque il s'agissait de percer les secrets de l'adversaire. L'espionnage et le contre-espionnage sont des métiers, cela s'apprend et lorsque l'on en ignore les règles on court à la catastrophe.

Nous sommes à Lyon; on a souvent parlé du drame de Caluire. A son origine d'abord des négligences graves : 12 ou 13 personnes étaient au courant du rendez-vous, cela en fait certainement 10 de trop. En vérité il existait, dans la résistance, une volonté de parler, de faire savoir, de s'afficher.

Les Polonais, dans la mesure où ils avaient été occupés à trois reprises et où ils l'étaient pour la quatrième fois, avaient tendance à considérer les Français comme manquant de discrétion, comme s'exposant à des risques excessifs en faisant étalage de leurs sentiments. Mais vous, Mesdames et Messieurs, vous avez mené votre action avec passion et efficacité. Il y a une phrase très belle, très juste que cite le Général de Gaulle : " Les raisonnables ont duré, les passionnés ont vécu ".

Vous pourriez la mettre en exergue car vous avez été des passionnés en sachant rester des raisonnables. Si vous n'aviez pas été des raisonnables votre travail aurait été détruit rapidement par vos adversaires que vous n'avez jamais ni sous-estimés, ni méprisés. Or l'une des grandes erreurs des Français, en 1870, en 1914, en 1940, a été de sous-estimer l'adversaire au lieu de le connaître après l'avoir étudié. Et votre travail à tous a été de connaître l'adversaire.

Il est stupéfiant que les renseignements que vous avez apportés n'aient pas été sérieusement pris en compte et d'abord avant la guerre. Le gouvernement ne pouvait pas dire qu'il ne savait pas, en 1939 il savait et lorsqu'il a déclaré la guerre, vous le savez mieux que moi, mon Colonel, il déclarait une guerre perdue d'avance.

Voici un exemple tristement représentatif de la situation de l'époque : Dans le rapport d'une séance de travail présidée, le 31 mars 1940, par M. Dautry, Ministre de l'Armement, on apprend que le ministre est allé incognito dans une usine d'armement, que nul ne l'a arrêté à l'entrée de l'usine, qu'il est entré librement dans un bureau, a pris des dossiers, est reparti pour Paris et a téléphoné au directeur de cette usine pour lui dire de venir rechercher ces documents. Comment ne pas être atterré ?

Vous, vous connaissiez la force de l'armée allemande, son plan de bataille et personne n'a pris en compte tous les renseignements que vous apportiez, notamment après octobre 1939, sans doute en vertu de ce raisonnement stupide : " les Français ne sont pas des Polonais ". En

revanche l'armée allemande de mai 1940 avait tiré les leçons de sa campagne contre la Pologne et, notamment en ce qui concerne les chars, la coopération char-avion, elle était beaucoup plus forte en mai 40 qu'en septembre 1939.

Vous avez été de ceux qui auraient dû permettre au gouvernement de préparer la guerre, de ne pas politiser les problèmes de défense nationale. Quand on pense qu'en 1937-1938 il était interdit de travailler plus de 40 heures par semaine dans les usines de la défense nationale, comment voulez-vous ne pas perdre la guerre alors qu'il y a en face de 41 millions de Français, 80 millions d'Allemands qui eux travaillent 60 à 70 heures dans les usines d'armement ! Comment voulez-vous que le déséquilibre ne soit pas flagrant ?

Le système D cher au coeur des Français ne répare pas des fautes aussi flagrantes que celles-là. Ce qui était sans doute vrai quand les armées marchaient au même pas, à la même vitesse, comme en 1914, ne l'était plus en 1940. Et encore, en 1914 la France aurait été vaincue plus vite qu'en 1940 si les offensives russes qui devaient mal finir, n'avaient pas obligé le haut commandement allemand à retirer des troupes de l'Ouest.

En 1940, l'association des chars et des avions ayant fracassé les lignes de défense nationale, Paul Reynaud d'abord, puis l'assemblée nationale font appel à un vieux Maréchal dont on oublie de rappeler qu'il avait appris les rudiments de latin avec un prêtre qui avait fait la guerre d'Italie avec Bonaparte en 1797... On oublie que le Maréchal était né en 1856, un an après la fin de la guerre de Crimée et qu'il est un homme du XIXe siècle.

Il est important de comprendre que la France du XIXe siècle, celle de Pétain ne ressemblait en rien à la nôtre. Le transistor, internet, la télévision étaient à venir. Les rapports entre supérieurs et subordonnés, entre parents et enfants étaient très différents de ceux d'aujourd'hui.

En 1940 la France, nation paysanne, est toujours cruellement blessée par la guerre de 14-18. Aujourd'hui, avec les autoroutes, plus personne n'emprunte les petites routes et ne s'arrête dans les villages. S'y arrête-t-on et va-t-on au centre du village, là où se trouve le Monument aux Morts, alors on s'aperçoit qu'il y a souvent plus de noms inscrits sur le monument que de vivants dans le village.

En 1940, cette guerre de 14-18 était tellement proche que beaucoup de Français vivaient dans son ombre, et que les Anciens Combattants, qui n'étaient pas, comme on le croit, de grands vieillards, ils avaient 42, 45, 50 ans, avaient une influence considérable.

Les mots qui reviennent dans les journaux de mai-juin 1940, sont des mots qui font allusion au miracle de la Marne à Verdun et à Pétain, homme de Verdun, mais la guerre a changé de rythme, de style, elle n'est plus celle de 1916, ni même celle de 1918.

Plus rien ne ressemble à rien. Dans cet abandon, dans ce noir absolu, notre courage aura été de croire à cette petite lumière au bout du tunnel : l'Angleterre qui continuait la guerre. Mais qui pouvait être certain de l'avenir alors que les Américains croyaient bien peu à la victoire anglaise puisqu'ils avaient demandé à Churchill d'envoyer la flotte anglaise aux États-Unis !

Pour vous, votre devoir et votre mission étaient de continuer à vous renseigner sur l'adversaire vainqueur et de le faire depuis la France non occupée comme depuis la France occupée. Cette

mission vous l'avez remplie et on ne le sait pas assez.

Les historiens vous négligent beaucoup trop parce que vous n'appartenez pas à un clan, à un parti. Vous appartenez au clan des honnêtes gens qui, aujourd'hui, passent pour des naïfs dans un monde où la naïveté est durement sanctionnée.

Vous ne revendiquez rien si ce n'est d'avoir fait votre devoir et je suis toujours ému. Je l'étais ce matin par les porte-drapeaux parce qu'ils sont un symbole, parce que, pour eux, ce jour était un grand jour. Mais dans cinq ans, dans dix ans est-ce que les drapeaux auront encore un sens dans des nations au passé oublié ?

Or, je ne crois pas à la paix éternelle, à un monde sans problèmes ; je crois que l'on aura toujours besoin de racines. Pourquoi avez-vous pris la décision de continuer la lutte, de poursuivre votre mission, non pas quand vous saviez que c'était gagné mais à l'instant où la majorité disait que " c'était perdu " ? Parce que vous vous accrochiez à l'essentiel, à votre éducation militaire et familiale, à votre sens du devoir et de la Patrie.

Mais quand tout cela sera dilué dans l'incertain, dans la vague, dans la confusion historique, que restera-t-il ? Que représentera ce passé pour nos enfants ? C'est la véritable interrogation.

L'exemple vivant devrait se transmettre à travers les livres et par les medias. Mais les medias ne sont pas favorables, il ne faut pas se leurrer, à certains exemples dans la mesure où ces exemples se rattachent à des valeurs qui sont bafouées quotidiennement... et collectivement.

Alors je veux vous dire ma très grande affection, ma très grande sympathie pour vous, pour ce que vous avez fait.

Ce sont ces moments que vous avez vécus qu'il faut essayer de faire revivre. Un peuple n'est pas toujours admirable mais je crois que c'est un tort politique, un tort patriotique que d'accuser toujours un peuple, que de le mettre au ban de l'histoire. Il ne se révèle pas tous les jours. Il lui faut des grandes et rudes occasions. Il lui faut des entraîneurs. Dans ces grandes, dramatiques et rudes occasions, mon Colonel, vous avez été un entraîneur.

Réponse du Colonel Paul Paillole

Mon cher Maître,

Vous avez élevé le débat et parlé de notre engagement avec infiniment de nuances et beaucoup de vérité. Vous me permettrez de revenir sur quelques points de vos propos. D'abord cette impression de fraîcheur que vous avez ressentie. Cette fraîcheur est incompatible avec tout esprit de combinaison, toute ambition personnelle. Elle est effectivement empreinte d'une certaine naïveté.

Et cette naïveté qui fut la nôtre au début de notre combat était de croire encore à la France et nous y croyons toujours. Vous avez aussi, au cours de votre intervention, mis en évidence deux problèmes : Celui de la résistance qui, dans des conditions difficiles, s'est constituée avec des hommes sans liens. Je voudrais toutefois attirer l'attention de mes camarades sur le fait que, au départ, la résistance fut l'oeuvre de militaires, probablement parce que les militaires sont

hostiles à tout esprit de combinaison et n'ont qu'une passion, servir leur pays.

C'est tellement vrai que le premier des résistants c'est le Général de Gaulle, et que le second c'est Henri Frenay, un de mes camarades de promotion; les autres sont ceux de l'armée française. Je voudrais que mes camarades comprennent bien que notre ambition était que l'histoire sur ce point ne soit pas tronquée.

Je vous remercie de bien vouloir la diffuser avec l'autorité que confèrent votre nom et votre compétence. A l'appui de ce que je viens d'exprimer, je peux vous dire que j'ai reçu récemment la visite de Daniel Cordier, auteur d'un ouvrage sur Jean Moulin, qui avait souhaité me rencontrer. Il me dit : " Mon Colonel, je désirais vous voir car je ne peux plus rencontrer Henri Frenay, il est mort. Je suis maintenant convaincu, je vous l'avoue et je l'écris dans le livre que je vous dédie, que vous êtes les premiers à avoir fait acte de résistance. Je voudrais que nous en soyons fiers et convaincus les uns et les autres que si pareille situation se représentait nous ferions de même.

Vous avez soulevé un autre problème plus grave et auquel j'aimerais que mes camarades, surtout " les jeunes ", réfléchissent : l'exploitation du renseignement.

Vous avez mis en lumière le fait que " nous savions " mais que le gouvernement et le commandement ne voulaient pas " savoir ". Je vous livre à ce sujet, deux témoignages : l'un de Daladier qui écrivit dans son livre: " Je dois reconnaître que les services du Colonel Rivet, qui ont été les premiers résistants, étaient bien renseignés mais je dois reconnaître aussi que le commandement n'en a pas tenu compte ".

D'un autre côté Weygand m'écrit: " Je reconnais que vos services nous ont parfaitement renseignés mais que le gouvernement n'a pas voulu en tenir compte " Alors qui est responsable ?

C'est tout le problème de l'exploitation du renseignement, et aujourd'hui c'est une question cruciale.

L'exploitation du renseignement est en effet entre les mains de ceux qui l'organisent mais elle est tributaire du gouvernement pour le renseignement élevé et de l'État-major. Seulement il y a bien souvent une politique que l'on ne veut malheureusement pas voir infirmée par les renseignements transmis,... alors on laisse ceux-ci de côté.

Le problème qui se pose donc et que je pose aux "jeunes ", et c'est pour cela notamment que je les invite à venir dans notre association afin d'y réfléchir, est le suivant:

Comment faire pour que, désormais, les événements que nous avons vécus ne se reproduisent plus, pour que les renseignements recueillis, qui sont fondamentaux pour la conduite de notre pays, ne soient pas dénaturés ou ignorés et par conséquent mal exploités par souci politique ou esprit de discipline mal compris ?

J'ai lu récemment que certains parlementaires se penchaient sur ce problème. Pourquoi pas ? Dans la mesure où on n'interférera pas dans le fonctionnement même des Services Spéciaux.

Je me demande en effet si la représentation populaire n'a pas le droit de dire à ceux qui nous gouvernent: " Qu'avez-vous fait du renseignement que tel service vous a transmis ?

" Le problème est donc bien celui de l'exploitation et l'utilisation du renseignement. Mon cher Maître, vous l'avez soulevé et je vous en suis reconnaissant. Vous m'avez aussi permis d'exposer à mes camarades l'orientation que je veux donner à notre association. C'est précisément dans cet esprit que je voudrais qu'ils réfléchissent et qu'ils s'engagent plus que je ne peux le faire à présent.

Je voudrais tant que l'on évite des drames comme ceux que nous avons vécus et que vous avez si bien définis. Je vous en remercie.

Editorial de Michel Garder sur l'évolution de l'AASSDN (1987)

Category: Extraits de bulletin, Guerre d'Indochine (1946-1954), Historique de l'AASSDN
15 février 2024

Depuis sa création, fin 1953, notre Association a connu une lente mutation transformant un rassemblement spontané de femmes et d'hommes ayant en commun l'amour de la Patrie, les preuves concrètes de cet amour et leur attachement aux Services Spéciaux et à leurs anciens chefs en une grande famille unie par des liens ineffables.

De ce fait, au sein du monde des Anciens Combattants, l'A.A.S.S.D.N. occupe une place à part grâce à une âme collective exprimant la totalité des vivants et des morts réunis à jamais dans un même idéal.

Le miracle ne s'est évidemment pas réalisé en un jour. Pour en être digne notre Amicale a dû passer — à l'instar de la France elle-même, par une série d'épreuves telles que la fin douloureuse de la guerre d'Indochine, le drame algérien, le trait tiré sur notre Empire, le repli sur l'Hexagone.

De part sa nature même l'Amicale s'est trouvée à la fois plus sensible aux blessures infligées par les épreuves et plus apte à les supporter que la plupart des autres composantes de la collectivité nationale — le passé de ses membres étant une quintessence de patriotisme, d'abnégation et de foi dans les destinées du pays. Ajoutons que nous avons eu la chance d'être animés et représentés par un chef digne de ce nom en vue d'une mission exaltante : défendre la mémoire de nos glorieux morts en servant la cause de la Vérité Historique.

Et c'est ainsi qu'aux années d'incertitude devaient succéder les années marquées par un feu d'artifice de mises au point et d'oeuvres historiques originales rétablissant en France et à l'étranger le rôle véritable joué par nos Services avant, pendant et après la Deuxième Guerre Mondiale (1).

Ce feu d'artifice n'a pas été uniquement le fait de quelques historiens improvisés issus de nos rangs. Chaque membre de l'Amicale, grâce à son témoignage écrit ou oral, s'est vu obligé d'apporter sa pierre à l'édifice de cette Sacrée Vérité. Le bouquet final de ce feu d'artifice a été « [Notre Espion Chez Hitler](#) du Colonel PAILLOLE; « [Les Renards de l'Ombre](#) » du regretté Elly ROUS et, en voie d'exploitation, le travail de fond du non moins regretté MORANGE.

Il restait à l'Amicale d'assurer sa survie en recrutant une relève de jeunes camarades dignes de recevoir le flambeau de la génération des survivants du 2 bis, de la S.T. et des Réseaux S.R. (Kléber, Gallia, Marco, etc.), S.R. Air, SSM.T.R. S.A. L'opération est actuellement en cours. L'avenir étant assuré, nous entrons désormais dans l'ère de la Sérénité — non pas cependant celle de l'autosatisfaction béate, mais celle de la conscience du labeur accompli — celle du « Nunc dimittis ! » du Témoin de la Promesse réalisée.

Ce dernier Congrès dont la réussite est attestée par le compte rendu figurant dans le présent Bulletin a été celui de la Sérénité. Et c'est sous son signe que nous voudrions répondre à la question que se pose notre Président National dans l'émouvant nécrologue qu'il consacre à son ami d'enfance, à son « frère », le [Professeur Maurice RECORDIER](#), ce grand Patron, ce grand Français qui vient de nous quitter.

Non, mon Colonel, ne regrettez pas cette occasion effectivement unique, ou du moins contentez-vous de la souligner comme vous le faites. Chacun des protagonistes du drame, Jean MOULIN, FRENAY et vous-même avait alors sa propre vision du Devoir et même si ce que nous croyons sincèrement, la vôtre était la vraie, vous n'étiez pas en état de la faire triompher.

Au soir d'une vie bien remplie les regrets sont quand même plus faciles à supporter que les remords et donnent à la Sérénité son halo de Sagesse. C'est en somme le tribut qu'il nous faut payer à cette Sacrée Vérité. **(1)** En particulier les ouvrages du Général NAVARRE, le Général BEZY, de Michel THORAVALL, de Michel GARDER et du Colonel PAILLOLE